



LE BOURGEOIS GENTILHOMME

François Cottrelle - Monsieur Jourdain

*Franck Libert - Maître de philosophie / Garçon tailleur /
Nicole / Dorante*

Christine Gaya - Maître tailleur / Madame Jourdain

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Venons à notre leçon. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN - Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Ce sentiment est raisonnable, Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN - Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Cela veut dire que sans la science, la vie est presque une image de la mort.

MONSIEUR JOURDAIN - Ce latin-là a raison.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN - Oh oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Par où vous plaît-il que nous commençons ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN - Qu'est-ce que c'est que cette logique ?



MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN - Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. Barbara, celarent, darii, ferio, baralipon, etc.

MONSIEUR JOURDAIN - Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN - La morale ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Oui.

MONSIEUR JOURDAIN - Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Elle traite de la félicité; enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN - Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN - Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN - Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.



MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN - Apprenez-moi l'orthographe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN - Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire, que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN - J'entends tout cela.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

MONSIEUR JOURDAIN - A, A. Oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

MONSIEUR JOURDAIN - A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN - A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - La voix, O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

MONSIEUR JOURDAIN - O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.



MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN - O, O, O. Vous avez raison, O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les rejoindre tout à fait, U.

MONSIEUR JOURDAIN - U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue: d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN - U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN - Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Sans doute. La consonne, D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

MONSIEUR JOURDAIN - DA, DA. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

MONSIEUR JOURDAIN - FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, RRA.



MONSIEUR JOURDAIN - R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes ! et que j'ai perdu de temps ! R, r, r, ra.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN - Je vous en prie. Au reste il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN - Cela sera galant, oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

MONSIEUR JOURDAIN - Non, non, point de vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN - Non, je ne veux ni prose, ni vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN - Pourquoi ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la prose, ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN - Il n'y a que la prose ou les vers ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Non, Monsieur: tout ce qui n'est point prose, est vers; et tout ce qui n'est point vers, est prose.

MONSIEUR JOURDAIN - Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - De la prose.



MONSIEUR JOURDAIN - Quoi, quand je dis: « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN - Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante; que cela fût tourné gentiment.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN - Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ai dit: Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN - Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - On les peut mettre premièrement comme vous avez dit: Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Ou bien: D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux. Ou bien: Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir. Ou bien: Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font. Ou bien: Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.

MONSIEUR JOURDAIN - Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Celle que vous avez dite: Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.

MONSIEUR JOURDAIN - Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Je n'y manquerai pas.

MONSIEUR JOURDAIN - Comment, mon habit n'est point encore arrivé ?



MAÎTRE DE PHILOSOPHIE - Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN - Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur. Au diable le tailleur. La peste étouffe le tailleur. Si je le tenais maintenant ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

MONSIEUR JOURDAIN - Ah vous voilà. Je m'allais mettre en colère contre vous.

MAÎTRE TAILLEUR - Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN - Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAÎTRE TAILLEUR - Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN - Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAÎTRE TAILLEUR - Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN - Comment, point du tout ?

MAÎTRE TAILLEUR - Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN - Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAÎTRE TAILLEUR - Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN - Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison.

MAÎTRE TAILLEUR - Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre, que d'avoir inventé un habit sérieux, qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN - Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en bas.



MAÎTRE TAILLEUR - Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN - Est-ce qu'il faut dire cela ?

MAÎTRE TAILLEUR - Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN - Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas ?

MAÎTRE TAILLEUR - Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN - Oh ! voilà qui est donc bien.

MAÎTRE TAILLEUR - Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN - Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR - Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN - Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aïlle bien ?

MAÎTRE TAILLEUR - Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre, qui pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN - La perruque, et les plumes, sont-elles comme il faut ?

MAÎTRE TAILLEUR - Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, en regardant l'habit du tailleur - Ah, ah, Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR - C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN - Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.



MAÎTRE TAILLEUR - Voulez-vous mettre votre habit ?

MONSIEUR JOURDAIN - Oui, donnez-le-moi.

MAÎTRE TAILLEUR - Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené un garçon pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà, entrez, vous autre. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

GARÇON TAILLEUR - Mon gentilhomme, donnez , s'il vous plaît, au garçon quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN - Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEUR - Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN -« Mon gentilhomme ! » Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « mon gentilhomme ». Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme. »

GARÇON TAILLEUR - Monseigneur, je vous suis bien obligé.

MONSIEUR JOURDAIN -« Monseigneur », oh, oh ! « Monseigneur » ! Attendez, mon ami : « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur. » Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR - Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN -« Votre Grandeur » Oh, oh, oh ! Attendez, ne vous en allez pas. À moi, « Votre Grandeur ! » Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR - Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN - Il a bien fait, je lui allais tout donner.

MONSIEUR JOURDAIN - Nicole !

NICOLE - Plaît-il ?



MONSIEUR JOURDAIN - Écoutez.

NICOLE, rit. - Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Qu'as-tu à rire ?

NICOLE - Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE - Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Comment donc ?

NICOLE - Ah, ah, mon Dieu. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE - Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE - Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE - Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Mais voyez quelle insolence !

NICOLE - Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Je te...

NICOLE - Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.



MONSIEUR JOURDAIN - Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE - Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN - Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies...

NICOLE - Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE - Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE - Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Encore !

NICOLE - Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon souï, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - J'enrage.

NICOLE - De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Si je te prends...

NICOLE - Monsieur-eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN - Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là ? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE - Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN - Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.



NICOLE - Ah, par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN - Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE - Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

MADAME JOURDAIN - Ah, ah, voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

MONSIEUR JOURDAIN - Il n'y a que des sots et des sottés, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN - Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN - Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

MADAME JOURDAIN - Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE - Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN - Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN - Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE - Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ?



MONSIEUR JOURDAIN - Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN - Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE - Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN - Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN - Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN - Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE - J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN - Fort bien : je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN - N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?

MONSIEUR JOURDAIN - Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège.

NICOLE - Oui, ma foi ! cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN - Sans doute.

MADAME JOURDAIN - Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

MONSIEUR JOURDAIN - Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?



MADAME JOURDAIN - Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN - Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?

MADAME JOURDAIN - Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN - Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande; ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MADAME JOURDAIN - Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN - Hé non ! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

MADAME JOURDAIN - Hé bien ?

MONSIEUR JOURDAIN - Comment est-ce que cela s'appelle ?

MADAME JOURDAIN - Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN - C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN - De la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN - Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose. Heu, voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE - Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN - Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE - Quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN - Dis un peu, U, pour voir ?



NICOLE - Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN - Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE - Je dis, U.

MONSIEUR JOURDAIN - Oui; mais quand tu dis, U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE - Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN - Ô l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu ? U, vois-tu ? U. Je fais la moue: U.

NICOLE - Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN - Voilà qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN - C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN - Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

NICOLE - De quoi est-ce que tout cela guérit ?

MONSIEUR JOURDAIN - J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN - Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE - Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

Nicole se change de Dorante.

MADAME JOURDAIN - Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.



MONSIEUR JOURDAIN - Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN - Çamon vraiment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné.

MONSIEUR JOURDAIN - Paix. Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez; un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais; et devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN - Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN - Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MADAME JOURDAIN - Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

MONSIEUR JOURDAIN - Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

MADAME JOURDAIN - Et quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN - Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN - Oui. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN - Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME JOURDAIN - Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN - Il m'a juré sa foi de gentilhomme.



MADAME JOURDAIN - Chansons.

MONSIEUR JOURDAIN - Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN. - Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN - Taisez-vous : le voici.

MADAME JOURDAIN - Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN - Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE - Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN - Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE - Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN - Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE. - Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

MONSIEUR JOURDAIN - Vous voyez.

DORANTE. - Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN - Hay, hay.

MADAME JOURDAIN - Il le gratte par où il se démange.

DORANTE - Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN - Oui, aussi sot par derrière que par devant.



DORANTE - Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

MONSIEUR JOURDAIN - Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. À Madame Jourdain. Dans la chambre du Roi !

DORANTE - Allons, mettez...

MONSIEUR JOURDAIN - Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE - Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN - Monsieur...

DORANTE - Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN - Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE - Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN - J'aime mieux être incivil, qu'importun.

DORANTE - Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN - Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE - Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN - Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE - Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN - Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE - Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.



MONSIEUR JOURDAIN - Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE - Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN - Je vous le disais bien.

DORANTE - Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN - Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE - Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

MONSIEUR JOURDAIN - Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE - Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN - Une autre fois, six-vingts.

DORANTE - Oui.

MONSIEUR JOURDAIN - Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE - Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN - Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE - Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN - Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE - Justement.

MONSIEUR JOURDAIN - Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.



DORANTE - Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN - Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE - Fort bien. Douze sols huit deniers; le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN - Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE - Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

MONSIEUR JOURDAIN - Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE - Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN - Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné ?

MONSIEUR JOURDAIN - Paix !

DORANTE - Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

MONSIEUR JOURDAIN - Eh non.

MADAME JOURDAIN - Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN - Taisez-vous.

DORANTE - Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN - Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN - Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN - Taisez-vous, vous dis-je.



DORANTE - Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN - Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN - C'est un vrai enjôleux.

MONSIEUR JOURDAIN - Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN - Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN - Vous taisez-vous ?

DORANTE - J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie: mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort, si j'en demandais à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN - C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

MADAME JOURDAIN - Quoi ? vous allez encore lui donner cela ?

MONSIEUR JOURDAIN - Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition- là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

MADAME JOURDAIN - Allez, vous êtes une vraie dupe.

DORANTE - Vous me semblez toute mélancolique: qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

MADAME JOURDAIN - J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

DORANTE - Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

MADAME JOURDAIN - Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE - Comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN - Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE - Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?



MADAME JOURDAIN - Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE - Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN - Madame Jourdain vous baise les mains.



L'IMPROMPTU DE L'ALMA

Etienne Michel - Ionesco

Christine Gaya - Bartholoméus I

Dominique Sicilia - Bartholoméus II

Sandra Trambouze - Bartholoméus III

VOIX D'UN HOMME - Ionesco ! Vous êtes là ?

IONESCO - Oui... Une seconde ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

BARTHOLOMEUS I - Bonjour, Ionesco.

IONESCO - Bonjour, Bartholoméus.

BARTHOLOMEUS I - Heureux de vous trouver. Bon Dieu, j'allais partir. Ça m'aurait ennuyé, et comme vous n'avez pas le téléphone... Que faisiez-vous donc ?

IONESCO : Je travaillais... je travaillais... j'écrivais !

BARTHOLOMEUS I : La nouvelle pièce ? Elle est prête ? Je l'attends.

IONESCO : Ben, j'y travaille vous savez. Je suis plongé dedans. Ça avance mais ça n'est pas facile. Il faut que ce soit parfait, sans longueurs inutiles, sans répétitions, puis qu'on m'accuse toujours de tourner en rond, dans mes pièces... alors, je resserre, je resserre.

BARTHOLOMEUS I - Elle est donc déjà écrite ? C'est le premier jet, montrez-moi cela...

IONESCO - Puisque je vous dis que je suis en train de resserer le dialogue !

BARTHOLOMEUS I - Si je comprends, vous resserrez le dialogue avant de l'avoir écrit ! C'est une méthode comme une autre.

IONESCO - C'est la mienne.

BARTHOLOMEUS I - Enfin, votre pièce est-elle écrite, ou non ?



IONESCO - Oui... enfin, non... n'est-ce pas...pas tout à fait. Elle est là, quoi ! Je ne puis vous la lire dans l'état où elle est... tant qu'elle n'est pas...

BARTHOLOMEUS I - ...faite !

IONESCO - Non, non... parfaite, parfaite ! Ce n'est pas la même chose.

BARTHOLOMEUS I - Vous dites qu'elle est en grande partie écrite !

IONESCO - Oui... oui... en effet, elle est en grande partie écrite !

BARTHOLOMEUS I - Quel est le sujet de la pièce ? Le titre ?

IONESCO - (*un peu cabotin, un peu embarrassé*) Heu.. le sujet ? Vous me demandez le sujet ? Le titre ? Heu... vous savez, je ne sais jamais raconter mes pièces... Tout est dans les répliques, dans le jeu, dans les images scéniques, c'est très visuel, comme toujours... C'est une image, une première réplique, qui déclenche toujours, chez moi, le mécanisme de la création, ensuite, je me laisse porter par mes propres personnages, je ne sais jamais où je vais exactement... toute pièce est, pour moi, une aventure, une chasse, une découverte d'un univers qui se révèle à moi-même, de la présence duquel je suis le premier à être étonné...

BARTHOLOMEUS I - Dites m'en davantage sur votre pièce. Quelle est donc, cette fois, l'image initiale qui a mis en mouvement le processus constructeur de votre nouvelle pièce...

IONESCO - Eh bien ! .. Eh bien !.. C'est assez compliqué, vous savez.. C'est une colle que vous me posez... Eh bien ! ... voilà : ma nouvelle pièce aura pour titre : Le Caméléon du berger.

BARTHOLOMEUS I - Pourquoi le Caméléon du berger ?

IONESCO - C'est la base de ma pièce, son moteur. J'ai aperçu, une fois, dans une grande ville de province, au milieu de la rue, en été, un jeune berger, vers les trois heures de l'après-midi, qui embrassait un caméléon... Ceci m'avait beaucoup touché... J'ai décidé d'en faire une farce tragique.

BARTHOLOMEUS I - Cela est scientifiquement valable.



IONESCO - Ce ne sera que le point de départ. Je ne sais pas encore si on verra, vraiment, sur le plateau, le berger en train d'embrasser le caméléon ou seulement si je me contenterai d'évoquer la scène... si elle ne constituera qu'un arrière-fond invisible... du théâtre au second degré... En réalité, je pense, cela ne devra servir que de prétexte...

BARTHOLOMEUS I - Dommage. La scène me paraissait pourtant illustrer la réconciliation du moi et de l'autre.

IONESCO - Voyez-vous, je vais cette fois me mettre en scène moi-même !

BARTHOLOMEUS I - Vous ne faites que cela.

IONESCO - Alors, ce ne sera pas la dernière fois.

BARTHOLOMEUS I - Bref, serez-vous le berger ou le caméléon ?

IONESCO - Ah non, certainement pas le caméléon. Je ne change pas tous les jours de couleur, moi... Je ne suis pas à la remorque de la toute dernière mode, comme... mais je préfère ne nommer personne..

BARTHOLOMEUS I - Alors, vous serez sans doute le berger ?

IONESCO - Le berger non plus ! Je vous disais que ceci n'était qu'un prétexte, un point de départ... En réalité, je me mets moi-même en scène pour entamer une discussion sur le théâtre, pour y exposer mes idées...

BARTHOLOMEUS I - N'étant pas docteur, vous n'avez pas le droit d'avoir des idées. C'est à moi d'en avoir.

IONESCO - Disons : mes expériences...

BARTHOLOMEUS I - Elles n'ont pas de valeur, n'étant pas scientifiques !

IONESCO - Alors ... mes ... mes croyances...

BARTHOLOMEUS I - Admettons. Mais elles ne sont que provisoires, nous vous les rectifierons. Continuez votre exposé précaire.

IONESCO - Merci. Si vous voulez, je suis tout de même le berger, le théâtre étant le caméléon, puisque j'ai embrassé la carrière théâtrale, et le théâtre change, bien sûr, car le théâtre est la vie. Il est changeant comme la vie... Le caméléon aussi c'est la vie !



BARTHOLOMEUS I - Je note cette formule qui est presque une pensée.

IONESCO - Je parlerai donc du théâtre, de la critique dramatique, du public...

BARTHOLOMEUS I - Vous n'êtes pas assez sociologue pour cela !

IONESCO - ... du nouveau théâtre dont le caractère essentiel réside dans la nouveauté...
J'exposerai mes propres points de vue.

BARTHOLOMEUS I - Des points de vue sans instruments d'optique !

IONESCO - Ce sera un impromptu.

Arrivée de Bartholoméus II.

VOIX D'UN AUTRE HOMME - Ionesco ! Vous êtes là ?

IONESCO - Oui... Une seconde ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

BARTHOLOMEUS II - Bonjour, Ionesco.

IONESCO - Bonjour, Bartholoméus.

BARTHOLOMEUS II - Tiens, Bartholoméus, comment allez-vous ?

BARTHOLOMEUS I - Tiens, Bartholoméus, comment allez-vous ?

BARTHOLOMEUS II - (*À Ionesco*) Heureux de vous trouver ! ça m'aurait ennuyé de partir... et, comme vous n'avez pas le téléphone... Que faisiez-vous donc ?

IONESCO : Je travaillais... je travaillais... j'écrivais !

Arrivée de Bartholoméus III.

VOIX D'UN TROISIEME HOMME - Ionesco ! Ionesco ! Vous êtes là ?

IONESCO - Oui, une seconde ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

BARTHOLOMEUS III - Bonjour, Ionesco.



IONESCO - Bonjour, Bartholoméus.

BARTHOLOMEUS III - Tiens, Bartholoméus, comment allez-vous ?

BARTHOLOMEUS II - Tiens, Bartholoméus, comment allez-vous ?

BARTHOLOMEUS I - Tiens, Bartholoméus, comment allez-vous ?

BARTHOLOMEUS III - Tiens, Bartholoméus, comment allez-vous ? (*À Ionesco*) Heureux de vous trouver. Bon Dieu, j'allais partir... ça m'aurait ennuyé, et comme vous n'avez pas le téléphone... Que faisiez-vous donc ?

IONESCO : Je travaillais... je travaillais... j'écrivais !

BARTHOLOMEUS III : La nouvelle pièce ? Elle est prête ? Je l'attends !

IONESCO : Ben, j'y travaille vous savez. Je suis plongé dedans. Ça avance mais ça n'est pas facile. Il faut que ce soit parfait, sans longueurs inutiles, sans répétitions, puisqu'on m'accuse toujours de tourner en rond, dans mes pièces... alors, je resserre, je resserre.

BARTHOLOMEUS III : Lisez-nous au moins le début.

BARTHOLOMEUS II : Au moins le début...

BARTHOLOMEUS I : ... moins le début...

IONESCO : (*lisant*) « Parmi des livres et des manuscrits, Ionesco dort la tête sur la table. On sonne, Ionesco ronfle. On sonne de nouveau. Ionesco continue de ronfler. On entend des coups frappés à la porte... » (*on entend des coups à la porte*) Oui, une seconde ! Qu'est-ce qu'il y a encore ? (*Il veut se diriger vers la porte*)

BARTHOLOMEUS III : Ça m'a l'air intéressant ... mais voyons la suite...

BARTHOLOMEUS II : C'est très inattendu.

(*Nouveau coups sur la porte*)

BARTHOLOMEUS I – (*aux deux autres*) Parce que vous n'êtes pas là depuis le commencement. Moi je la connais mieux, cette pièce. (*À Ionesco*) C'est un cercle vicieux.



IONESCO - Le cercle vicieux peut aussi avoir ses vertus !

BARTHOLOMEUS I - A condition de s'en tirer à temps.

IONESCO - Ah, oui, ça, oui... à condition de s'en tirer.

BARTHOLOMEUS II - Et l'on ne peut s'en tirer que d'une seule façon : la bonne. N'est-ce pas, maître Bartholoméus ? N'est-ce pas, Maître Bartholoméus ?

BARTHOLOMEUS III - Peut-être.

BARTHOLOMEUS II - (*A Ionesco*) On ne s'en tire, du cercle vicieux, qu'en s'y enfermant. Ainsi, n'allez pas ouvrir la porte, le cercle vicieux se refermerait davantage... sur vous.

BARTHOLOMEUS I - Nous l'avons bien vu.

BARTHOLOMEUS II - Oui, nous l'avons bien vu.

IONESCO - Je ne vous comprends pas.

BARTHOLOMEUS III - « Je ne comprends pas », voici une expression que je comprends... ou du moins, que j'emploie.

BARTHOLOMEUS II (*A Ionesco*) - Comme cela se voit que vous n'êtes pas docteur !

BARTHOLOMEUS I (*A Ionesco*) - Nous allons vous expliquer. Voilà.

BARTHOLOMEUS II - Voici.

BARTHOLOMEUS III - Voyons.

BARTHOLOMEUS I - Substituez à l'expression « s'en tirer », celle de « s'en distancier » qui signifie « prendre ses distances », et vous comprendrez. Précisons : on ne se distancie, par exemple, du cercle vicieux, qu'en n'en sortant pas; on en sort, au contraire, en restant dedans. Il s'agit d'un intérieur expérimentalisé de l'extérieur, ou d'un extérieur expérimentalisé de l'intérieur. Car, plus on est distant...



BARTHOLOMEUS II - ... plus on est proche...

BARTHOLOMEUS I - ... et plus on est proche...

BARTHOLOMEUS II - ... plus on est distant... C'est l'électrochoc de la distanciation, ou effet Y.

BARTHOLOMEUS III - C'est de la philosophicaillerie ! Des philosophicailleurs !

BARTHOLOMEUS II - Nous nous comprenons, maitre Bartholoméus. Nous nous comprenons, maitre Bartholoméus, bien qu'il y ait encore quelques divergences entre nous... (*ils se font des révérences*)

BARTHOLOMEUS I (*A Ionesco*) - C'est-à-dire, on est dedans quand on est dehors, dehors quand on est dedans ou : populairement, c'est à dire...

BARTHOLOMEUS II - Scientifiquement...

BARTHOLOMEUS III - Tout bonnement...

BARTHOLOMEUS I - ...et dialectiquement, c'est : l'être-dans-le-coup-hors-du-coup. (*aux deux autres*) C'est aussi l'être du non-étant et le non-étant de l'être dans le coup... (*A Ionesco*) Avez-vous pensé à la question ?

IONESCO - Heu .. un peu.. vaguement... à vrai dire, je n'ai guère approfondi...

BARTHOLOMEUS II - Les auteurs ne sont pas là pour penser. Ils sont là pour écrire ce qu'on leur demande.

IONESCO - Excusez-moi, je... je trouve que vous vous exprimez d'une manière contradictoire, pourtant un exposé systématique ne doit pas... N'est-ce pas... dans les mots, confondre les contraires...

BARTHOLOMEUS I - Vous ne savez donc pas...

BARTHOLOMEUS II - Il n'a pas l'air de savoir...

BARTHOLOMEUS III - Pas l'air du tout !



BARTHOLOMEUS I - (à *Bartholoméus II et III*) Silence ! (*A Ionesco*) Vous ne savez donc pas que les contraires sont identiques ? Un exemple. Lorsque je dis : « une chose vraiment vraie », cela veut dire qu'elle est faussement fausse...

BARTHOLOMEUS II - Ou inversement : si une chose est faussement fausse, elle est aussi vraiment vraie..

IONESCO - Je ne l'aurais jamais cru. Oh, que vous êtes savants !

BARTHOLOMEUS I - Mais, par contre, on peut dire que plus une chose est vraiment fausse, plus elle est faussement vraie; moins elle est vraiment fausse, moins elle est faussement vraie. Pour résumer : le faux vrai, c'est le vrai faux, ou le vrai vrai, c'est le faux faux. Ainsi, les contraires se rejoignent, quod erat demonstrandum.

IONESCO - Dans ce cas, je m'excuse, je crois comprendre que le faux n'est pas le vrai, le vrai n'est pas le faux, et que les contraires s'excluent.

BARTHOLOMEUS II - Quel insolent ! Il pense.. Il pense comme un cochon !

IONESCO - Ah, si, si.. je vois..

BARTHOLOMEUS II - Que voyez-vous ?

IONESCO - Je vois... je commence à voir... euh... ce que vous dites... J'entrevois quelques ombres..

BARTHOLOMEUS III - Il commence à avoir des lueurs...

BARTHOLOMEUS II - Son esprit se dégèlerait-il ?

IONESCO - Attendez, je m'embrouille... le vrai c'est le vrai, le faux c'est le faux...

BARTHOLOMEUS I - Horreur ! Des tautologies ! Des tautologies, tout cela ! Et toute tautologie est l'expression d'une erreur de pensée !

BARTHOLOMEUS II - Evidemment, identifier une chose à elle-même est inconcevable.

BARTHOLOMEUS III - Ne vous énervez pas. S'il ne comprend pas, ce n'est pas sa faute. C'est un intellectuel. Un homme de théâtre doit être bête !



BARTHOLOMEUS II - Il n'a pas d'intelligence populaire, c'est à dire scientifique.

BARTHOLOMEUS I - Il a une mentalité préhistorique, c'est un pithécanthrope...
(*chuchotant*) Je le soupçonne même d'être un peu platonicien.

BARTHOLOMEUS III - Oh... quelle horreur ! Platonicien... quel animal est-ce ?

BARTHOLOMEUS II - (*à l'oreille de Bartholoméus I*) Je ne pense pas. Je lui fais encore un peu confiance malgré tout...

BARTHOLOMEUS I - Je ne lui en fais guère, quant à moi... Ces poètes, ces auteurs, qui pondent des œuvres comme on pond des oeufs.. Il faut s'en méfier, il faut s'en méfier...

BARTHOLOMEUS III - Platonicien ? Ah, oui, c'est une volaille !

BARTHOLOMEUS II - Pourtant, il faut les utiliser !

(*Les trois Bartholoméus se parlent à l'oreille*)

IONESCO - Je voudrais savoir de quoi on m'accuse !

BARTHOLOMEUS III - De pondre des oeufs !

IONESCO - Je tacherai de ne plus en pondre...

BARTHOLOMEUS III - Vous feriez bien !

BARTHOLOMEUS I - (*après conciliabule*) Ecoutez-nous, Ionesco. Bartholoméus, Bartholoméus et moi, nous vous voulons le plus grand bien.. nous voulons faire quelque chose pour vous.

IONESCO - Je vous remercie..

BARTHOLOMEUS II - Nous voulons vous instruire.

IONESCO - J'ai pourtant été à l'école.



BARTHOLOMEUS II – (à *Bartholoméus I*) Cela nous confirme, on s'en doutait.

BARTHOLOMEUS I - Vous n'avez pu vous y nourrir que de fausses sciences.

IONESCO - J'étais très mauvais en sciences.

BARTHOLOMEUS III - Au contraire, ceci est tout de même un bon point. (*Aux deux autres Bartholoméus*) Il a l'esprit vierge de ce côté...

BARTHOLOMEUS II – (à *III*) A condition d'avoir appris autre chose, autre chose.

IONESCO - On m'a fait lire les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide..

BARTHOLOMEUS I - Périmé ! Périmé ! C'est mort, tout cela... ça ne vaut plus rien...

IONESCO - Et puis... et puis... Shakespeare !

BARTHOLOMEUS III - Ce n'est pas un auteur français. Les autres, peut-être, mais celui-là est un russe.

BARTHOLOMEUS II - Nous ne lui reprochons pas d'être étranger.

BARTHOLOMEUS III - Mais moi, je le lui reproche. Je crois plutôt que c'est un polonais.

BARTHOLOMEUS II - C'est votre droit, mon cher maître Bartholoméus, de reprocher, car vous êtes critique... Vous devez tout reprocher, c'est votre mission.

BARTHOLOMEUS III - C'est aussi la vôtre, mon cher Bartholoméus. Et la vôtre, mon cher Bartholoméus.

BARTHOLOMEUS I - Et la vôtre... et la vôtre...

BARTHOLOMEUS II – Et la vôtre... et la vôtre...

(*Révérences*)

IONESCO - J'ai aussi un peu étudié Molière.



BARTHOLOMEUS II - Erreur, erreur, erreur !

BARTHOLOMEUS III - Molière ? Vous connaissez ?

BARTHOLOMEUS II - C'est un auteur qui a écrit sur les femmes savantes, les précieuses ridicules...

BARTHOLOMEUS I - S'il a loué les précieuses et les femmes savantes, il est de l'ère scientifique ! Il est des nôtres !

BARTHOLOMEUS II - Détrompez-vous, mon cher Bartholoméus, il s'en est moqué, au contraire.

BARTHOLOMEUS I - (*horriifié*) Quelle honte ! Malheureux ! Voilà donc vos auteurs ! C'est ce qui explique votre mentalité de petit-bourgeois.

BARTHOLOMEUS III - Il n'est pas encore consacré par le boulevard. Cela le compromet. (*Il pointe son index vers Ionesco*) Et vous aussi.

IONESCO - En effet, en effet, je suis navré...

BARTHOLOMEUS II - (*Il pointe son index vers Ionesco*) C'est un mauvais auteur.

BARTHOLOMEUS I - (*Il pointe son index vers Ionesco*) Réactionnaire !

BARTHOLOMEUS III - (*Il pointe son index vers Ionesco*) Ah oui, je me souviens, il s'est inspiré des étrangers, des Italiens.

BARTHOLOMEUS II - (*Il pointe son index vers Ionesco*) Un auteur dangereux !

IONESCO - (*Timidement*) Je croyais que Molière était universellement, éternellement valable, puisqu'il plaît encore.

BARTHOLOMEUS II - Vous blasphémez !

BARTHOLOMEUS I - Il n'y a que l'éphémérité qui dure.

IONESCO - (*Reculant sous les doigts pointés sur lui*) ... Comme le provisoire... bien sûr, oui, oui..



BARTHOLOMEUS II - Si ces œuvres vous paraissent encore valables, c'est une erreur de vos sens abusés.

BARTHOLOMEUS I - Cela signifie tout simplement que Molière n'exprimait pas le gestus social de son époque.

BARTHOLOMEUS III - Vous entendez ce que ces messieurs vous disent ?

IONESCO - (*Dans un suprême effort*) C'est vrai. J'aime mieux Shakespeare.

BARTHOLOMEUS III (*à part*) Ce n'est pas un polonais. Voyons le petit Larousse.

BARTHOLOMEUS I - Que lui trouvez-vous à cet auteur de si formidable ?

IONESCO - Je trouve que Shakespeare est très, est très...

BARTHOLOMEUS III - Si, le Larousse dit que c'est un polonais.

BARTHOLOMEUS II - Que lui trouvez-vous ?

IONESCO - Je trouve que Shakespeare est ... poétique !

BARTHOLOMEUS I - (*Perplexe*) Poétique ?

BARTHOLOMEUS II - Poétique, poétique ?

IONESCO - (*Timidement*) Poétique.

BARTHOLOMEUS III - Poétique, poétique, poétique ?

IONESCO - Oui, cela veut dire que cela a de la poésie...

BARTHOLOMEUS III - Du charabia ! Encore du charabia.

BARTHOLOMEUS I - Mais qu'est-ce donc que cette poésie ?



BARTHOLOMEUS III – Alalah... la poésie...

BARTHOLOMEUS II - Silence ! Pas de poésie, la poésie est contre notre science !

BARTHOLOMEUS I - (*À Ionesco*) Vous êtes imbu de fausses connaissances.

BARTHOLOMEUS III - Il n'aime que des choses extravagantes.

BARTHOLOMEUS I - Son esprit n'a pas été convenablement dirigé.

BARTHOLOMEUS II - Il a été déformé.

BARTHOLOMEUS III - Il faut le redresser.

BARTHOLOMEUS II - Si on peut. (*À Bartholomeus III*) Mais pas dans le sens où vous l'entendez, car, cher Bartholoméus, sur beaucoup de points nous ne sommes pas d'accord, ce que vous n'ignorez pas.

BARTHOLOMEUS I - Redressons-le d'abord.. dans quel sens, nous en discuterons une fois qu'il aura été redressé.

(Conciliabule entre les trois Bartholoméus, qu'on n'entend pas)

BARTHOLOMEUS III - C'est juste. Il faut procéder au plus urgent.

BARTHOLOMEUS II - (*A Ionesco*) Est-ce que vous pouvez nous entendre ?

IONESCO - (*Sursautant*) Oui, oui... bien sûr... Je ne suis pas sourd.

BARTHOLOMEUS I - Nous allons vous poser quelques questions...

IONESCO - Quelles questions ?

BARTHOLOMEUS II - Pour savoir ce que vous savez.

IONESCO - Ce que je sais...

BARTHOLOMEUS III - Redresser vos connaissances déformées.



IONESCO - Oui, déformées...

BARTHOLOMEUS I - Eclaircir ce qui est confus dans votre esprit.

IONESCO - Ce qui est confus dans mon esprit...

BARTHOLOMEUS I - D'abord, savez-vous ce qu'est le théâtre ?

IONESCO - Heu, c'est du théâtre...

BARTHOLOMEUS II - Erreur profonde.

BARTHOLOMEUS I - Erreur... le théâtre c'est la manifestation de la théâtralité.

BARTHOLOMEUS III - (*Aux autres Bartholoméus*) Mais sait-il ce qu'est la théâtralité ?

BARTHOLOMEUS I - Nous l'entendrons bien. (*À Ionesco*) Définissez la théâtralité.

IONESCO - La théâtralité... la théâtralité... C'est ce qui est théâtral.

BARTHOLOMEUS I - Je m'en doutais...

BARTHOLOMEUS II - Moi aussi.

BARTHOLOMEUS III - Moi aussi.

BARTHOLOMEUS I - Je me doutais bien que sa pensée était viciée. (*À Ionesco*) Insensé, la théâtralité, c'est ce qui est anti-théâtral !

BARTHOLOMEUS III - (*à Bartholoméus I*) Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous. Je pense, cher Bartholoméus, que la théâtralité est peut-être... ce n'est pas parce qu'il l'a dit, lui il ne sait pas ce qu'il dit, il est tombé juste par malentendu... Le théâtral est théâtral...

BARTHOLOMEUS I - Un exemple.

IONESCO - Oui, un exemple !

BARTHOLOMEUS II - De quoi vous mêlez-vous ?



BARTHOLOMEUS III - Je n'ai pas d'exemple à portée de la main, mais j'ai raison. C'est ce qui compte, j'ai toujours raison !

BARTHOLOMEUS II - (*Conciliant*) Peut-être un certain théâtral est-il théâtral, tandis que l'autre ne l'est pas... Il s'agit de savoir lequel..

BARTHOLOMEUS I - Mais non, mais non (*À Ionesco*) Vous n'avez pas la parole !

IONESCO - Je ne dis rien.

BARTHOLOMEUS II - Vous voyez bien que si.

BARTHOLOMEUS I - (*À Ionesco*) Mais non... (*À Bartholoméus II*) Vous vous trompez, cher Bartholoméus. Phénomènikement, toute théâtralité est non-théâtrale.

BARTHOLOMEUS II - Pardon, pardon , le théâtre est théâtral...

IONESCO - (*Levant timidement le doigt*) Est-ce que ... je ...

BARTHOLOMEUS I (*À Ionesco*) Silence. (*À Bartholoméus III*) Vous pensez tautologiquement ! Le théâtral est dans l'anti-théâtral et vice-versa... vice-versa... vice-versa...

BARTHOLOMEUS II - Vice-verso... Vice-verso... Vice-verso !

BARTHOLOMEUS III - Vice-verso ? Ah non, pas vice-verso, mais bien versa-viré.

BARTHOLOMEUS I - Je dis « vircé-versa ».

BARTHOLOMEUS III - Je maintiens « versa-vircé » !

BARTHOLOMEUS I - Vice-verso !

BARTHOLOMEUS III - Vous ne me ferez pas peur : « versa-virsé ».

BARTHOLOMEUS II - (*Aux autres Bartholoméus*) Ne vous disputez pas devant lui... Cela affaiblit notre doctorale autorité... (*Montrant Ionesco*) Il faut d'abord, n'oublions pas, n'oublions pas, le redresser, puis le dresser.



IONESCO - (*Qui repris du courage*) Messieurs, peut-être, le théâtre est-il, simplement, le drame, une action, une action dans un temps et un lieu donnés...

BARTHOLOMEUS II - Vous voyez comme il a déjà profité de nos dissensions !

BARTHOLOMEUS I - (*À Ionesco*) Qu'en savez-vous ?

IONESCO - Je le crois... d'autre part, Aristote l'a dit.

BARTHOLOMEUS III - Un levantin !

BARTHOLOMEUS I - Le théâtre, monsieur, est une leçon sur un évènement instructif, un évènement plein d'enseignement... Il faut élever le niveau du public...

BARTHOLOMEUS III - Il faut le baisser.

BARTHOLOMEUS I - Non le maintenir !

BARTHOLOMEUS II - On doit venir au théâtre pour apprendre !

BARTHOLOMEUS I - Non pas pour rire !

BARTHOLOMEUS III - Ni pour pleurer !

BARTHOLOMEUS I - Ni pour oublier !

BARTHOLOMEUS II - Ni pour s'oublier !

BARTHOLOMEUS I - Ni pour s'exalter !

BARTHOLOMEUS II - Ni pour s'engluer !

BARTHOLOMEUS I - Ni pour s'identifier !

BARTHOLOMEUS III - Un auteur doit être instituteur...



BARTHOLOMEUS II - Nous, critiques et docteurs, nous formons les instituteurs.

BARTHOLOMEUS III - L'instituteur doit former les auteurs !

BARTHOLOMEUS I - Le public ne doit pas s'amuser au théâtre !

BARTHOLOMEUS II - Ceux qui s'amusez seront punis !

BARTHOLOMEUS III - Il y a tout de même une façon saine de se distraire.

BARTHOLOMEUS I - On se distrait en apprenant.

BARTHOLOMEUS III - Le théâtre s'est pourtant quand on rigole.

BARTHOLOMEUS II - S'ennuyer, c'est se divertir.

BARTHOLOMEUS III - C'est quand c'est pas tarabiscoté.

BARTHOLOMEUS I - Notre façon de nous divertir est devenue tout à fait anachronique !
Nous n'avons pas encore découvert les récréations spécifiques de notre temps.

BARTHOLOMEUS III - Je ne suis pas de mon temps... Tant pis, soyons niais...

BARTHOLOMEUS I - En effet... on est surpris par le peu de moyens avec lesquels le public fait connaître ses sentiments...

BARTHOLOMEUS II - Ses réactions sont très peu variées.

BARTHOLOMEUS I - J'en ai fait l'inventaire. Et j'ai remarqué que le public ne se manifeste que par des applaudissements.

IONESCO - Moi aussi je l'ai remarqué.

BARTHOLOMEUS III - Le théâtre c'est quand on crie : « Bravo ! »

BARTHOLOMEUS II - Ou des exclamations...

BARTHOLOMEUS I - Des sifflets..



IONESCO - Pas à mes pièces, jusqu'à présent !

BARTHOLOMEUS II - Des piétinements...

BARTHOLOMEUS I - Rarement.

IONESCO - (*À part*) Que leur faut-il encore ! Des hoquets, des rots, des claquements de langue, des cris de Sioux, des lâchements de gaz ?

BARTHOLOMEUS I - Les réactions du public sont vraiment bien rudimentaires.

BARTHOLOMEUS II - Et monotones, stéréotypées...

BARTHOLOMEUS III - Le public est trop intelligent !

BARTHOLOMEUS II - Le public est trop bête !

BARTHOLOMEUS I - Ainsi, pourquoi le public bat-il des mains ?

BARTHOLOMEUS II - Les Latins appelaient ça plaudere.

BARTHOLOMEUS I - Les Grecs se servaient du verbe krotein !

BARTHOLOMEUS II - Mais pourquoi tapent-ils des pieds ?

IONESCO - On ne le saura jamais.

BARTHOLOMEUS I - Est-ce parce qu'un sentiment très vif provoque des mouvements désordonnés ?

IONESCO - (*À part*) Je ne me le suis pas demandé.

BARTHOLOMEUS I - Cela ne peut s'expliquer que par le passé social du théâtre.

IONESCO - (*À part*) Sans doute.

BARTHOLOMEUS I - Si l'on ne peut pas varier intelligemment les manifestations du public, mieux vaut qu'il n'en ait plus du tout ! Dès lors, le public devra observer le maximum de retenue...



BARTHOLOMEUS II - Car le théâtre sera un cours du soir.

BARTHOLOMEUS III - Il faut en faire des demeurés !

BARTHOLOMEUS II - Un cours obligatoire.

BARTHOLOMEUS I - Avec des récompenses, des croix d'honneur.

BARTHOLOMEUS III - Pour la santé, des bains de vapeur !

BARTHOLOMEUS I - Des punitions.

*(Ionesco, effrayé, tourne vivement la tête tantôt vers l'un tantôt vers l'autre des docteurs,
et de plus en plus vite)*

BARTHOLOMEUS II - Le théâtre est une leçon de choses.

BARTHOLOMEUS I - Dans le théâtre scientifique, les ouvreuses seront des surveillantes.

BARTHOLOMEUS II - Ou des répétitrices ! Elles s'occuperont des répétitions.

BARTHOLOMEUS III - Je ne dis pas non !

BARTHOLOMEUS II - Le directeur, surveillant général.

BARTHOLOMEUS I - Il n'y aura pas d'entracte !

BARTHOLOMEUS II - Mais une récréation de dix minutes !

BARTHOLOMEUS III - je ne dis pas oui.

BARTHOLOMEUS II - Si un spectateur n'a pas compris...

BARTHOLOMEUS I - Ou s'il veut faire pipi...

BARTHOLOMEUS III - Je dis seulement...



BARTHOLOMEUS I - Il doit lever le doigt...

BARTHOLOMEUS II - Pour obtenir la permission...

BARTHOLOMEUS III - ... que je n'ai rien compris...

BARTHOLOMEUS I - Tout spectateur sera tenu de venir voir plusieurs fois la même pièce, l'apprendre par cœur...

BARTHOLOMEUS II - Pour bien comprendre, et à chaque fois s'intéresser à une autre scène ! D'un autre point de vue !

BARTHOLOMEUS III - ... jamais rien compris !

BARTHOLOMEUS I - Changer d'acteur comme point de mire !

BARTHOLOMEUS II - Obtenir une interprétation suprême de l'œuvre...

BARTHOLOMEUS I - Qui serait la somme de toutes les interprétations successives et contradictoires...

BARTHOLOMEUS II - pour en arriver à une compréhension simple, complexe, multiple et unique !

BARTHOLOMEUS I - Les spectateurs auront des notes. Il y aura un classement en fin d'année...

BARTHOLOMEUS III - Les derniers seront les premiers...

BARTHOLOMEUS II - Les paresseux seront recalés...

BARTHOLOMEUS III - Les fainéants récompensés !

BARTHOLOMEUS I - Nous organiserons des spectacles de vacances, des festivals d'été.

BARTHOLOMEUS II - Où les spectateurs non scientifiques reviendront voir la même pièce.



BARTHOLOMEUS I - Que ça entre dans leur tête ! Que les ânes deviennent savants !

BARTHOLOMEUS III - (*A Ionesco effrayé, acculé dans un coin*) Vous vous taisez ?

IONESCO - Je ... je... je... C'est vous qui ...

BARTHOLOMEUS II - Taisez-vous !

BARTHOLOMEUS III - Dites quelque chose !

BARTHOLOMEUS I et II - (*À Ionesco*) Parlez...

BARTHOLOMEUS III - Taisez-vous !

IONESCO - Je... je...

BARTHOLOMEUS II - Vous n'êtes pas de notre avis ?

IONESCO - Oh... non...

BARTHOLOMEUS I - Quoi, non ?

IONESCO - Je veux dire... si... si...

BARTHOLOMEUS III - Si, quoi ? Vous posez des conditions ?

IONESCO - Je veux dire, oui... oui... oui...

BARTHOLOMEUS II - Qu'entendez-vous par oui ?

IONESCO - (*Avec un grand effort*) Je suis d'accord... oui... d'accord... je veux bien que vous... m'éclairiez... je ne demande pas mieux...

BARTHOLOMEUS I - (*A Bartholomeus II*) Il fait l'autocritique de son ignorance.

BARTHOLOMEUS II - (*À Ionesco*) Vous confessez vos erreurs ?



IONESCO - (*Avec effort*) Ah oui, messieurs... oui... mon ignorance, mes erreurs... Je demande pardon ! ... je vous demande bien pardon... je ne demande qu'à être instruit... (*Il se frappe la poitrine*) Mea culpa ! Mea maxima culpa !

BARTHOLOMEUS III - (*Aux Bartholoméus*) Est-il sincère ?

IONESCO - Oh, oui ! Je le jure !

BARTHOLOMEUS II - A tout pêcheur, miséricorde.

IONESCO - Oh merci... merci... Vous êtes bons, messieurs !

BARTHOLOMEUS I - Ne cédez pas à la tentation de la bonté ! Nous verrons par la suite s'il est vraiment sincère.

IONESCO - Oh oui, je suis sincère.

BARTHOLOMEUS II - Il n'y a de vraie sincérité...

BARTHOLOMEUS I ... que dans le double jeu...

BARTHOLOMEUS II - Et dans l'ambiguïté.

BARTHOLOMEUS III - (*Aux Bartholoméus*) Messieurs ... permettez, sur ce point...

BARTHOLOMEUS I - C'est pourtant clair.

BARTHOLOMEUS III - Cela me paraît obscur.

BARTHOLOMEUS II - C'est du clair-obscur.

BARTHOLOMEUS I - Je m'excuse, c'est de l'obscur-clair...

BARTHOLOMEUS III - Pardon, l'obscur clair n'est pas le clair obscur.

BARTHOLOMEUS II - Vous vous trompez...



(Pendant la querelle, Ionesco tente de se faire oublier puis, sur la pointe des pieds, tente de s'enfuir)

BARTHOLOMEUS I - Messieurs, je vous l'affirme, l'obscur est clair comme le message est vérité...

BARTHOLOMEUS II - Plutôt comme la vérité est mensonge !

BARTHOLOMEUS III - Pas exactement dans la même mesure !

BARTHOLOMEUS II - Si, exactement dans la même mesure !

BARTHOLOMEUS III - Pas tout à fait.

BARTHOLOMEUS I - Si.

BARTHOLOMEUS II - Mon cher Bartholoméus.

BARTHOLOMEUS III - Non...

BARTHOLOMEUS I - Si.

BARTHOLOMEUS III - Non.

BARTHOLOMEUS I - Si...

BARTHOLOMEUS II - Si et non.

BARTHOLOMEUS III - Non.

BARTHOLOMEUS I - Si.

BARTHOLOMEUS II - Non et si.

BARTHOLOMEUS III - Non.

BARTHOLOMEUS II - Mon cher Bartholomeus, il y a là une petite nuance...



BARTHOLOMEUS I - Je suis contre les nuances...

BARTHOLOMEUS III - Moi aussi, je suis contre les nuances.

BARTHOLOMEUS II - Messieurs, messieurs... ne recommencez pas, voyons. Ne donnons pas de mauvais exemples. Restons unis devant l'ennemi !

BARTHOLOMEUS I - Restons unis devant l'ennemi !

BARTHOLOMEUS II - Restons unis devant l'ennemi !

BARTHOLOMEUS III - D'accord, restons unis devant l'ennemi. *(Tous les trois, debout, formant un groupe solennel, se serrent les mains, puis au bout de quelques secondes, regardant où se trouvait Ionesco, qui n'y est plus)* Où est l'ennemi ?

BARTHOLOMEUS I - Où est l'ennemi ?

BARTHOLOMEUS II - Où est l'ennemi ? *(Apercevant Ionesco)* Trahison !

BARTHOLOMEUS III - Trahison !

BARTHOLOMEUS I - Vous vouliez vous enfuir, vous vous en alliez ?

BARTHOLOMEUS III - *(aux deux autres)* Quelle honte ! Il mérite qu'on le pendre !

IONESCO - Oh, non... pas du tout...

BARTHOLOMEUS I - Alors que veux dire ceci !

BARTHOLOMEUS II - Pourquoi êtes-vous près de la porte ?

IONESCO - C'est par hasard, je vous le jure, tout à fait par hasard...

BARTHOLOMEUS III - Vous avez bien quitté votre place...

IONESCO - Oui, je ne le nie pas.



BARTHOLOMEUS II - Alors ?

BARTHOLOMEUS III - Justifiez-vous.

IONESCO - Je ne m'en allais que pour mieux rester je m'enfuyais, justement, c'est à dire, injustement, je m'enfuyais pour ne pas partir.. Oui, je m'en allais pour rester...

BARTHOLOMEUS III - (*Aux Bartholoméus*) Qu'en pensez-vous ?

BARTHOLOMEUS II - Ce qu'il me paraît sensé, car, plus on reste, plus on s'en va...

BARTHOLOMEUS I - Et plus on s'en va, plus on reste, c'est dans la ligne.

BARTHOLOMEUS II - Il me paraît être de mauvaise foi, c'est à dire, dialectiquement, de bonne foi...

BARTHOLOMEUS III - Ne voudrait-il pas se payer notre tête ?

BARTHOLOMEUS I - Il est trop bête.

BARTHOLOMEUS II - Il n'oserait pas. (*À Ionesco*) En tout cas, ne bougez plus sans notre permission ! (*Aux Bartholomeus*) C'est plus sûr.

BARTHOLOMEUS I - Nous allons vous donner les éléments de cette science. Théoriques, d'abord, pratiques ensuite.

BARTHOLOMEUS III - Pour le moment, écoutez-nous, prenez des notes !

IONESCO - Oui... oui... je prends des notes...

(Assis à sa table de travail, il cherche parmi ses nombreux cahiers, trouve difficilement une page blanche, fébrilement s'installe, le crayon en main, pendant ce temps les docteurs parlent entre eux.)

BARTHOLOMEUS III - Par quoi commençons-nous ?

BARTHOLOMEUS II - (*A Bartholomeus I*) Commencez, cher collègue, si vous voulez, vous-même, par la costumologie...



BARTHOLOMEUS I - (À Bartholoméus II) Commencez, cher collègue, vous-même, par la tyhéâtrologie...

BARTHOLOMEUS I et II - (À Bartholoméus III) Commencez, si vous voulez, vous-même, par la spectato-psychologie...

BARTHOLOMEUS III - (Aux Bartholoméus) Après vous, messieurs... Commencez... méthodiquement.

BARTHOLOMEUS I - (à II) Après vous...

BARTHOLOMEUS II - (à I) Je n'en ferai rien...

BARTHOLOMEUS III - Moi non plus ... je m'en voudrais...

BARTHOLOMEUS II - (à I) Je serai discourtois.

BARTHOLOMEUS I - (à II) Je manquerais à tous les égards...

BARTHOLOMEUS II - (à III) Après vous...

BARTHOLOMEUS III - (à I) Vous n'y pensez pas...

BARTHOLOMEUS I - (à II) Vous non plus... Après vous...

(Puis tout à coup, faisant face à Ionesco qui tente à nouveau de s'enfuir, les trois Bartholoméus, ensemble, en même temps, se bousculant et criant)

BARTHOLOMEUS I - L'alphabet de tout auteur en matière de théâtralogie...

BARTHOLOMEUS II - L'alphabet de tout auteur en matière de costumologie...

BARTHOLOMEUS III - L'alphabet de tout auteur en matière de spectatologie...

BARTHOLOMEUS I - BARTHOLOMEUS II - BARTHOLOMEUS III

...décorologie !



IONESCO - (*Effrayé*) Messieurs, messieurs...

BARTHOLOMEUS I - (*à II et III*) Oh pardon !

BARTHOLOMEUS II - (*à I et III*) Oh pardon !

BARTHOLOMEUS III - (*à II et I*) Oh pardon !

IONESCO - Ne vous excusez pas, je vous en prie !

(Puis toujours subitement, tandis que derrière son dos, les deux Bartholoméus se confondent en excuses, Bartholoméus II, seul face à Ionesco, s'adresse à lui d'une voix forte.)

BARTHOLOMEUS II - Monsieur (*Ionesco se lève*) Asseyez-vous (*Aux Bartholoméus*)
Silence, messieurs.

(Les Bartholoméus se placent d'un côté et de l'autre de Bartholoméus II, doctoralement)

BARTHOLOMEUS II - Vous êtes malade, mon cher.

(Les deux autres approuvent gravement)

IONESCO - (*Très effrayé*) Qu'est-ce que j'ai donc ?

BARTHOLOMEUS II - Ne m'interrompez pas ! Si vous n'ignorez plus que vous êtes ignorant, vous semblez toujours ignorer que l'ignorant est un malade.

IONESCO - Ah... ce n'est pas si grave que cela ! Je craignais le pire !

BARTHOLOMEUS III - (*à I*) Quel ignorant !

BARTHOLOMEUS I - (*à II*) Quel malade !

BARTHOLOMEUS II - (*aux deux autres*) C'est à moi de parler. C'est ce qui était convenu.
(À Ionesco) La maladie de l'ignorant c'est l'ignorance. En tant qu'ignorant, vous êtes atteint d'ignorance. Je vais vous le prouver ! *(Aux Bartholoméus)* Je vais le lui prouver. *(À Ionesco)*
Savez-vous pourquoi une pièce de théâtre est faite ?



IONESCO - Je ne sais que vous répondre. Laissez-moi réfléchir.

BARTHOLOMEUS II - (*À Ionesco*) Mon cher, une pièce de théâtre est faite pour être jouée, pour être vue et entendue par un public, dans une salle de spectacle, comme celle-ci par exemple...

BARTHOLOMEUS I - Bravo, mon cher Bartholoméus, bravo, c'est très profond.

IONESCO - (*éperdu*) Je ne sais si.. si... c'est profond, mais c'est certainement juste, à tel point que moi-même, dans mon ignorance, je croyais le savoir.

BARTHOLOMEUS II - Ce n'est pas tout. La représentation théâtrale confère au théâtre son existence. Le texte est fait pour être dit, et par qui, s'il vous plait ? ... par des comédiens, mon cher, par des comédiens. On pourrait dire, en une formule succincte : la représentation théâtrale, c'est le théâtre même !

IONESCO - C'est vrai. Ça c'est vrai.

BARTHOLOMEUS I - Ce n'est pas vrai, c'est plus que cela, c'est savant, c'est scientifique !

BARTHOLOMEUS II - Mettons au point le dispositif scénique.

BARTHOLOMEUS I - Ouvrez le traité du grand docteur Bertholus.

BARTHOLOMEUS I - (*Lisant le traité*) Il est indispensable de mettre une pancarte pour indiquer l'action...

(Bartholoméus III met une pancarte en avant-scène : EDUCATION D'UN AUTEUR, Ionesco va la lire et a un geste de désolation)

BARTHOLOMEUS I - (*Lisant*) Pour la résumer et attirer l'attention du spectateur sur le geste fondamental de chaque tableau...

(Bartholoméus II installe une autre pancarte RÉALISME STYLISÉ, Ionesco va la lire, autre geste de désolation)

BARTHOLOMEUS I - (*Lisant*) ... Pour faire comprendre que ce lieu n'est pas réel..



(Bartholomeus II jette par terre les livres et cahiers qui sont sur la table et met une pancarte FAUSSE TABLE. Même jeu de Ionesco)

IONESCO - Mes manuscrits !

BARTHOLOMEUS I - *(Lisant)* ... qu'il ne prétend même pas à remplacer un lieu réel..

(Bartholomeus II met dans le fond une pancarte FAUX LIEU. Même jeu de Ionesco)

BARTHOLOMEUS I - *(À Ionesco)* Tenez-vous donc tranquille, qu'est ce que vous avez ? Au lieu de vous démener, vous feriez mieux de nous aider à faire reconnaître par des accessoires caractéristiques la situation historique soumise à notre jugement.

(Pendant ce temps; les Bartholoméus posent des pancartes FACTICE)

BARTHOLOMEUS III - Factice, c'est le conventionnel concret !

BARTHOLOMEUS II - Factice, c'est le conventionnel abstrait !

IONESCO - Oui, d'accord, d'accord..

BARTHOLOMEUS I - *(Lisant)* Il faut surtout historiciser.

(Les deux Bartholoméus se battent pour accrocher chacun leur panneau TEMPS BRECHT (II) et TEMPS BERNSTEIN (III))

BARTHOLOMEUS II - Ah, non, vous vous trompez sur l'époque...

BARTHOLOMEUS III - Vous vous tromper sur l'époque...

BARTHOLOMEUS II - Je vous demande pardon...

BARTHOLOMEUS III - Vous faites erreur...

BARTHOLOMEUS I - Voyons... voyons... mettez-vous d'accord.

BARTHOLOMEUS III - Vive Bernstein !



BARTHOLOMEUS II - Vive Brecht !

(Dans leurs mouvements désordonnés, les Bartholoméus renversent accessoires et meubles tandis que Ionesco tente de tout remettre en place, vainement)

BARTHOLOMEUS I - Messieurs, messieurs...

BARTHOLOMEUS III - Bernstein est grand ! Je ne veux connaître que Bernstein !

BARTHOLOMEUS II - Brecht est mon seul Dieu ! Je suis son prophète !

(Ils brandissent leur panneau)

BARTHOLOMEUS II et III - Brecht, Brecht, Brecht / Bernstein, Bernstein, Bernstein !

(Bartholoméus I prend une nouvelle pancarte SIÈCLE B et la met au milieu)

BARTHOLOMEUS I - Voilà !

IONESCO - *(Regardant la pancarte)* Moi, ça m'est égal...

BARTHOLOMEUS I - Comme ça vous serez d'accord... Les critiques doivent être unis.

IONESCO - J'aime mieux quand ils se querellent !

(Bartholoméus II et III contemplent la pancarte)

BARTHOLOMEUS II - « B ». Cela veut certainement dire Brecht.

BARTHOLOMEUS III - « B ». Cela veut certainement dire Bernstein.

BARTHOLOMEUS I - Vous avez raison tous les deux.

BARTHOLOMEUS II - Je vous l'avais bien dit...

BARTHOLOMEUS III - Je vous l'avait bien dit...



IONESCO - Est-ce que je peux tout de même m'en aller ?

BARTHOLOMEUS I - (*À Bartholoméus II*) Entre nous, cela veut dire Siècle Brecht, pas Bernstein.. (*À Bartholoméus III*) Entre nous, cela veut dire Bernstein, un Bernstein amélioré, modernisé et distancé...

BARTHOLOMEUS III - Que voulez-vous dire ?

BARTHOLOMEUS I - Bernstein tout de même, Bernstein tout de même, tranquillisez-vous...

IONESCO - Est-ce que je peux partir ?

(Les Bartholoméus font face, ensemble, à Ionesco)

BARTHOLOMEUS I - Oui, mais vous ne pouvez pas y aller comme ça.

BARTHOLOMEUS II - Pas comme ça.

BARTHOLOMEUS III - Pas dans l'état dans lequel vous êtes.

IONESCO - Dans quel état suis-je donc ?

BARTHOLOMEUS I - (*À Bartholoméus II*) Regarde comme il est vêtu..

BARTHOLOMEUS II - C'est invraisemblable !

BARTHOLOMEUS III - Il est mal habillé !

IONESCO - Mais qu'est-ce que j'ai donc ?

BARTHOLOMEUS I - Ionesco, savez-vous pourquoi nous portons de costumes ?

IONESCO - Pourquoi vous avez des costumes ?

BARTHOLOMEUS I - Parce que les comédiens et les comédiennes ne peuvent tout de même pas aller nus sur scène.



IONESCO - Je m'en doutais...

BARTHOLOMEUS III - Pourtant le nu aussi est un costume, aux Folies-Bergère par exemple !

BARTHOLOMEUS II - Si les médecins soignent les maladies du corps, les prêtres les maladies de l'âme, les théâtrologues les maladies du théâtre, les costumologues soignent tout spécialement les maladies du costume : ce sont les médecins costumologues.

BARTHOLOMEUS III - Tout est vêtu. Les arbres...

BARTHOLOMEUS I - Les animaux, de leur fourrure.

BARTHOLOMEUS II - La terre, de sa croute.

BARTHOLOMEUS I - Les astres ... le feu, l'eau et le vent...

IONESCO - Je ne comprends pas.

BARTHOLOMEUS I - Nous, enfants de l'ère scientifique, nous saurons distinguer un jour la forme du feu, de son fond.

BARTHOLOMEUS III - La forme du vent..

BARTHOLOMEUS II - ...du fond du vent...

BARTHOLOMEUS I - La forme de l'eau...

BARTHOLOMEUS II - ... du fond de l'eau...

BARTHOLOMEUS I - Le fond de la forme...

BARTHOLOMEUS II - ... de la forme du fond..

BARTHOLOMEUS I - La noix est vêtue elle-même de son écorce, qui la protège, la distancie...

BARTHOLOMEUS III - Soyez une noix !



BARTHOLOMEUS I - Et maintenant, la politique du signe, mettez-lui les signes...

(Bartholoméus II met à lonesco une pancarte POÈTE)

IONESCO - Je vous en prie, messieurs, je vous en prie. Je n'ai plus du tout envie d'écrire !

BARTHOLOMEUS I - Silence ! Vous vous êtes engagé librement.

(Bartholoméus III lui met sur la tête un bonnet d'âne et Bartholoméus II un panneau qu'on ne voit pas encore)

BARTHOLOMEUS I - Vous n'échapperez plus...

(On retourne lonesco face au public, on voit le panneau : SAVANT)

BARTHOLOMEUS II - Nous en avons fait tout de même quelque chose.

BARTHOLOMEUS I - Maintenant, il est des nôtres. Son costume est historicisé !

BARTHOLOMEUS II - Pas tout à fait encore...

BARTHOLOMEUS III - Ca vient tout de même !

BARTHOLOMEUS II - Il reste à lui apprendre à écrire !

BARTHOLOMEUS III - Comme nous voulons.

BARTHOLOMEUS I - Dans l'état dans lequel il est, ça se fera tout seul...

BARTHOLOMEUS III - Ca sera du crottin !

BARTHOLOMEUS I - *(À lonesco)* Maintenant vous êtes présentable, vous pouvez faire entrer le public.

BARTHOLOMEUS I - C'est un véritable laboratoire !



BARTHOLOMEUS III - Nous avons bien travaillé.

BARTHOLOMEUS II - Nous ne sommes pas docteurs pour rien.

BARTHOLOMEUS I - (*À Ionesco*) Sortez.

BARTHOLOMEUS II - Vous pouvez.

BARTHOLOMEUS III - Sortez.

IONESCO - Oui... Une seconde...

BARTHOLOMEUS I - Mais faites attention, en sortant, jouez cette scène selon le principe de la distanciation.

BARTHOLOMEUS III - Je ne le dirai pas une quatrième fois.

IONESCO - Comment faire ?

BARTHOLOMEUS II - Ne vous identifiez pas à vous-même. Vous avez toujours eu le tort d'être vous-même.

IONESCO - Qui pourrait-je être d'autre ?

BARTHOLOMEUS II - Distanciez-vous.

IONESCO - Mais comment faire ?

BARTHOLOMEUS III - C'est tout à fait simple...

BARTHOLOMEUS I - Observez-vous, tout en jouant... Soyez Ionesco en n'étant plus Ionesco !

BARTHOLOMEUS II - Regardez-vous d'un oeil, écoutez-vous de l'autre !

IONESCO - Je ne peux pas, je ne peux pas...

BARTHOLOMEUS I - Louchez, louchez donc !



(Ionesco louche)

BARTHOLOMEUS III - C'est cela. (*À Bartholoméus I*) Bravo, Bartholoméus !

BARTHOLOMEUS II - (*à I*) Bravo Bartholoméus !

BARTHOLOMEUS I - (*À Ionesco*) Avancez vers la porte.

BARTHOLOMEUS III - Pas comme cela !

BARTHOLOMEUS I - Avancez d'un pas..

BARTHOLOMEUS II - Mais en reculant de deux !

BARTHOLOMEUS I - Un pas en avant !

BARTHOLOMEUS II - Deux pas en arrière !

BARTHOLOMEUS III - Je ne le dirai pas cinq fois !

BARTHOLOMEUS I - Un pas en avant...

BARTHOLOMEUS II - Deux pas en arrière...

BARTHOLOMEUS III - C'est ça...

(Ionesco, à ce jeu, va dans la direction opposée)

BARTHOLOMEUS I - C'est ça.

BARTHOLOMEUS II - C'est ça.. Il s'est distancié ! Il s'est distancié !

BARTHOLOMEUS I - Maintenant, dansez..

BARTHOLOMEUS II - ... chantez... parlez...



IONESCO - Hi haaan... hi... haaan... hi..... haaaan...

BARTHOLOMEUS I - Ecrivez !

IONESCO - Hi...haaaaaan

BARTHOLOMEUS III - Ecrivez plus fort !

IONESCO - Hi...haaaaaan

BARTHOLOMEUS II - Et savamment !

IONESCO - Hi...haaaaaaa.....hi...haaaan

BARTHOLOMEUS I - II - III - Ecrivez, écrivez, écrivez !

IONESCO - Hihaaaaaaan...hi...haaaan....hi...haaaan !

BARTHOLOMEUS I - II - III- **IONESCO** - (*Ensemble*) HI...HAAAAAN HI...HAAAAAN....HI...
HAAAAAN !



L'ERREUR EST HUMAINE

1^{er} tableau : « Sans foi ni matelas »

Chroniqueuse – Helena Vautrin

Chroniqueur – Etienne Michel

CRIEUSE – Le ruisseau de Wilton se situe au cœur des Grandes Plaines, au nord du Bosquet du Berger, sur la gauche de la pointe de Dobb, juste au-dessus des falaises qui forment la Constante de Planck. La terre est arable et se trouve principalement au sol. Une fois l'an, les vents tourbillonnants en provenance des plateaux de l'Alta Kicha déferlent à travers champs, soulèvent les paysans occupés à leurs besognes, et les déposent des centaines de kilomètres plus au sud, où ils se réinstallent souvent et ouvrent des boutiques...

CHRONIQUEUR –... Par une grise matinée de juin, un mardi, Comfort Tobias, la gouvernante des Washburn, entra chez ses employeurs comme chaque jour depuis dix-sept ans. Le fait d'avoir été licenciée neuf ans plus tôt ne l'empêchait pas de venir faire le ménage, et les Washburn ne l'appréciaient que davantage depuis qu'ils avaient cessé de lui verser son salaire. Avant de travailler pour les Washburn, Tobias murmurait à l'oreille des chevaux dans un ranch du Texas, mais elle était entrée en dépression le jour où un cheval lui avait répondu, en chuchotant lui aussi.

CHRONIQUEUSE – « Ce qui m'a le plus sidérée, c'est qu'il connaissait mon numéro de Sécurité sociale. »

CHRONIQUEUR – Lorsque Comfort Tobias pénétra dans la maison des Washburn ce mardi, tous les membres de la famille étaient partis en vacances. Tobias monta à l'étage pour changer une ampoule...

CHRONIQUEUSE – « Mme Washburn appréciait qu'on change ses ampoules deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, même si elles étaient encore en bonne état. Elle adorait avoir des ampoules toutes neuves. Les draps, en revanche, c'était une fois par an. »

CHRONIQUEUR – A la seconde où la gouvernante entra dans la chambre principale, elle sut qu'il manquait quelque chose. Soudain, elle comprit – elle n'en crut pas ses yeux ! Quelqu'un s'en était pris au matelas et avait découpé l'étiquette portant la mention : « La loi interdit formellement aux personnes n'étant pas propriétaires de l'article d'en retirer l'étiquette. » Un frisson parcourut Tobias. Ses jambes se dérochèrent sous elle, elle eut



envie de vomir. Une petite voix lui commanda d'aller voir dans les chambres des enfants. Comme elle l'avait crain, là aussi les étiquettes avaient été arrachées des matelas. Son sang se figea dans ses veines : une immense ombre menaçante se découpait dans le couloir. Son cœur se mit à battre la chamade. Elle voulut hurler. Puis elle comprit que cette ombre était la sienne. Elle décida de se mettre au régime et appela les autorités. « Je n'avais jamais rien vu de tel, jamais, jamais, jamais... »

CHRONIQUEUSE, désignant l'autre – Homer Pugh, le chef de la police :

CHRONIQUEUR – « ... D'habitude, ces choses-là n'arrivent jamais au Ruisseau de Wilton. Il y a bien eu la fois où quelqu'un est entré par effraction dans la boulangerie du coin et a aspiré toute la confiture des beignets. Mais au troisième coup, on a placé des tireurs d'élite sur le toit, et surpris le coupable en flagrant délit ; il a été abattu sur-le-champ. »

CHRONIQUEUSE – « Pourquoi ? Pourquoi ?... »

CHRONIQUEUR, désignant l'autre – Bonnie Beale, une voisine des Washburn :

CHRONIQUEUSE – « ... Pourquoi ? Pourquoi ? C'est tellement insensé, tellement cruel. Dans quel monde vivons-nous, si quelqu'un d'autre que l'acheteur du matelas peut découper les étiquettes ? »

CHRONIQUEUR, désignant l'autre – Maude Figgins, l'institutrice :

CHRONIQUEUSE – « Jusqu'alors, quand je sortais, je laissais toujours mes matelas à la maison. Maintenant, à chaque fois que je m'en vais de chez moi, que ce soit pour faire des courses ou pour dîner chez des amis, je suis obligée d'emporter tous mes matelas. »

CHRONIQUEUR – A minuit ce soir-là, sur la route d'Amarillo, Texas, deux personnes roulaient à grande vitesse à bord d'une Ford rouge. De loin, les plaques d'immatriculation paraissaient authentiques, mais à y regarder de plus près on voyait bien qu'elles étaient en pâte d'amandes. Le chauffeur avait sur l'avant-bras droit un tatouage « PAIX, AMOUR, DECENCE ». Lorsqu'il remontait sa manche gauche, un autre tatouage apparaissait : « Erreur d'impression – Ne pas tenir compte de l'avant-bras droit. »

CHRONIQUEUSE – A côté de lui se trouvait une jeune femme blonde qu'on aurait pu considérer comme jolie si elle n'avait ressemblé comme deux gouttes d'eau à un parrain de la mafia...

CHRONIQUEUR, l'interrompant – Le conducteur, Beau Stubbs, s'était récemment échappé de la prison de San Quentin, où il avait été incarcéré pour abandon de détrit



sur un lieu public. Stubbs avait plongé pour une affaire d'emballage de Snickers tombé sur le trottoir. Le juge, déplorant que le coupable ne manifestât pas le moindre regret, l'avait condamné deux fois à la prison à perpétuité.

CHRONIQUEUSE, reprenant – La femme, Doxy Wash, avait été mariée à un entrepreneur des pompes funèbres. Stubbs était entré un jour dans le salon funéraire, juste pour regarder, sans avoir l'attention d'acheter. Il tomba immédiatement fou d'elle, et tenta d'engager la conversation pour la séduire, mais elle était alors occupée, en pleine séance d'incinération. Stubbs et Doxy Wash ne tardèrent pas à vivre une histoire d'amour secrète, mais bien vite son entrepreneur de mari, Wilbur, le découvrit. Il appréciait Stubbs à tel point qu'il se proposa de l'enterrer gratuitement, s'il était d'accord pour que cela se fasse le jour même.

CHRONIQUEUR – Stubbs le mit K.-O. et s'enfuit avec sa femme, non sans l'avoir préalablement remplacée par une poupée gonflable. Un soir, après trois années parmi les plus heureuses de sa vie, Wilbur Nash eut soudain des doutes : en effet, alors qu'il demandait à sa femme de lui resservir un peu de poulet, elle émit subitement un bruit sec et s'envola dans la pièce en dessinant des cercles de plus en plus petits, jusqu'à venir se reposer sur la moquette.

CHRONIQUEUSE – Avec son un mètre soixante-douze, Homer Pugh était assez grand, pour sa taille. Aussi loin qu'il se souvienne, Pugh avait toujours été policier. Son père était un célèbre braqueur de banque et le seul moyen de passer un peu de temps avec lui, c'était de l'appréhender. Pugh a arrêté son père à neuf reprises ; leurs conversations lui ont laissé un souvenir impérissable, même si la plupart ont eu lieu alors qu'il se tiraient dessus. J'ai demandé à Pugh ce qu'il pensait de la situation :

CHRONIQUEUR – « Ma théorie ? Deux êtres à la dérive, partis en goguette pour voir le monde... Two drifters off to see the world... »

CHRONIQUEUSE – Dans la foulée, il s'est mis à chanter la suite des paroles de Moon River, ...

CHRONIQUEUR – ... There's such a lot of world to see...

CHRONIQUEUSE – ... tandis que sa femme Ann servait à boire et qu'on m'apportait une addition de cinquante-six dollars.

CHRONIQUEUR – ...We're after the same rainbow's end, waitin' 'round the bend... My huckleberry friend, Moon River, and me...



CHRONIQUEUSE – ... A ce moment-là, le téléphone a sonné. Pugh a bondi dessus. La voix à l'autre bout du fil a retenti dans toute la pièce. « Homer ?... »

CHRONIQUEUR – ... Willard ? »

CHRONIQUEUSE – C'était Willard Boggs – l'agent Boggs de la Police d'Etat d'Amarillo. « On a repéré un couple, a-t-il dit à l'agent Pugh. Comportement très suspect... »

CHRONIQUEUR, allumant une cigarette en chocolat – « Quel genre ? » (*à l'attention du public*) Parfaitement informé des problèmes de santé liés au tabac, Pugh consomme uniquement des cigarettes en chocolat. Lorsqu'il en allume le bout, le chocolat fond, dégouline sur son pantalon, et il se retrouve avec des notes de teinturier démesurées par rapport à sa modeste solde de policier.

CHRONIQUEUSE – « Le couple est entré dans un restaurant chic du coin, a poursuivi Boggs. Ils ont commandé un copieux dîner au barbecue, du vin, tout le bataclan. Quand la douloureuse est arrivée, ils ont essayé de payer en étiquettes à matelas... »

CHRONIQUEUR – Coffre-les ! Mais garde ça pour toi, personne ne doit connaître le chef d'accusation. Dis seulement que leur description correspond à celle d'un couple qu'on veut interroger pour une affaire d'attouchement sur une poule. »

CHRONIQUEUSE – La loi de l'Etat en cas d'arrachage de l'étiquette d'un matelas ne vous appartenant pas remonte au début des années 1900, à l'époque où Asa Chones s'est querellé avec son voisin à propos d'un cochon qui avait pénétré dans son jardin. Les deux hommes se sont battus pendant des heures pour savoir à qui appartenait désormais le porc, jusqu'à ce que Chones se rende compte qu'il ne s'agissait pas du tout d'un cochon mais de son épouse. La question a été tranchée par les anciens du bourg, qui ont décidé que les traits de la femme de Chones étaient suffisamment porcins pour justifier le quiproquo. Submergé par la colère, Chones est entré chez son voisin ce soir-là et a arraché toutes les étiquettes des matelas. Il a été appréhendé et jugé. Les jurés ont fait valoir qu'un matelas dépouillé de ses étiquettes était une « insulte à l'intégrité du remboursement ».

Au départ, Nash et Stubbs ont clamé leur innocence, tâchant de se faire passer pour une marionnette et son ventriloque. Mais sur le coup de deux heures du matin, les deux suspects ont commencé à craquer sous la pression, l'interrogatoire étant en effet mené par Pugh en français, langue que les deux suspects ignoraient, et dans laquelle par conséquent ils ne risquaient pas de mentir. Stubbs a fini par avouer :

CHRONIQUEUR – « On s'est garé devant chez les Washburn au clair de lune. On savait que la porte d'entrée restait toujours ouverte, mais on est quand même entrés par effraction, histoire de ne pas perdre la main. Doxy a retourné toutes les photos de famille »



face contre le mur, pour ne pas qu'il y ait de témoin. C'est en prison que j'avais entendu parler des Washburn, par Wade Mullaway, un tueur en série qui dépeçait ses victimes et les mangeait. Il avait été employé comme cuisinier chez les Washburn, mais s'était fait renvoyer le jour où ils avaient retrouvé un nez dans le soufflé. Je savais que c'était non seulement interdit par la loi mais considéré comme un crime contre Dieu d'ôter les étiquettes des matelas alors que je les avais pas achetés, mais il y avait toujours cette petite voix qui m'obligeait à le faire, celle du présentateur télé Pierre Bellemare, je crois bien. J'ai découpé les étiquettes des Washburn, Doxy s'est chargée des matelas des enfants. Je transpirais – la pièce tremblait autour de moi –, toute mon enfance a défilé sous mes yeux, puis l'enfance d'un autre gamin, et pour finir l'enfance du Shah d'Iran. »

CHRONIQUEUSE – Au procès, Stubbs a choisi d'assumer lui-même sa propre défense, refusant la présence d'un avocat. Toutefois, il n'a pas réussi à se mettre d'accord sur les honoraires, ce qui a créé certaines tensions. J'ai rendu visite à Beau Stubbs dans le « couloir de la mort ». Cela fait maintenant une décennie que plusieurs recours lui ont évité la potence. Il a mis à profit cette période pour apprendre un métier : il est devenu pilote de ligne. J'étais présent quand la sentence finale a été prononcée. Une somme d'argent importante a été versée à Stubbs par Nike pour les droits télévisés, autorisant la compagnie à placer son logo sur le devant de la cagoule noire. Quant à savoir si la peine de mort a un pouvoir effectivement dissuasif, cela demeure discutable, en dépit des études tendant à prouver que les criminels commettent statistiquement moitié moins d'infraction après leur exécution.

2^e tableau : « Nounou très chère »

Harvey Bidnick - Etienne Michel

Mme Bidnick / Mme Viaire – Helena Vautrin

CRIEUSE – « Qui sait quel mal se tapit dans le cœur des hommes ? L'Ombre le sait. »

HARVEY BIDNICK –Éclatait alors un gloussement diabolique qui, chaque dimanche, me faisait froid dans le dos. L'oreille collé contre le poste de TSF Stromberg-Carlson, je restais pétrifié dans l'hivernale lumière crépusculaire du lugubre logis de mes géniteurs. A vrai dire, je n'avais pas la moindre idée de la sombre malice qui hantait ce bas monde, à commencer par mes propres ventricules, jusqu'à un jour récent, voici quelques semaines, où je reçus un coup de fil de ma tendre moitié à Escamott & Karapatt, mon bureau de Wall Street. Sa voix habituellement assurée chevrotait, évoquant le mouvement brownien des particules élémentaires, et j'entendis immédiatement qu'elle s'était remise à la clope.



MME BIDNICK – Harvey, il faut que je te parle...

HARVEY BIDNICK - ... annonça-t-elle sur un ton qui ne laissait rien présager de bon. Est-ce que les enfants vont bien ? demandai-je du tac au tac, m'attendant à ce qu'elle me lise une demande de rançon d'une seconde à l'autre.

MME BIDNICK – Oui, oui, mais c'est à propose de Mlle Viaire...

HARVEY BIDNICK -... notre nounou !

MME BIDNICK -... cette traîtresse souriante et d'une politesse irréprochable.

HARVEY BIDNICK – Agrippa ? Eh bien quoi ? Ne me dis pas que cette bêtasse a encore cassé une de nos tasses fantaisie !

MME BIDNICK – Elle est en train d'écrire un livre sur nous...

HARVEY BIDNICK – Sur nous ?

MME BIDNICK – Sur son expérience de baby-sitter chez nous, dans Park Avenue, toute l'année dernière.

HARVEY BIDNICK – Comment le sais-tu ? (Pourquoi avais-je dédaigné les conseils de l'avocat qui me suggérait de faire figurer une clause de confidentialité dans notre contrat avec Miss Viaire ?).

MME BIDNICK – Je suis entrée dans sa chambre pendant qu'elle était sortie pour rapporter deux tic-tac que j'avais emprunté avant les vacances. Et là, par hasard, je suis tombée sur un manuscrit. Évidemment, je n'ai pas résisté à la tentation d'y jeter un œil. Chéri, c'est haineux et gênant au-delà de tout ce que tu peux imaginer. Surtout les passages où elle parle de toi.

HARVEY BIDNICK – Ma joue fut prise de tressaillement. Des perles de condensations apparurent soudain sur mon front, comme à l'extérieur d'un verre de bourbon menthe à la glace pilée.

MME BIDNICK – Dès qu'elle rentre à la maison, je la vire. Figure-toi que cette langue de vipère me traite de porciniette.



HARVEY BIDNICK – Non ! Ne la vire pas. Ça ne l'empêchera pas d'écrire son livre. Sa prose n'en sera que plus caustique, c'est tout ce qu'on va gagner.

MME BIDNICK – Mais alors, que faire ? Tu sais très bien l'impact que ses révélations auront sur nos copains de la haute. Nous ne pourrons plus mettre les pieds dans un seul des troquets huppés où nous avons nos entrées sans faire l'objet de cancons, sans être la risée de tous. Viaire te décrit comme un « gringalet ratatiné qui arrive à inscrire ses mêmes dans les garderies les mieux classées de la Cote Est uniquement parce qu'il dégage à chaque fois le carnet de chèques. Un pauvre minus incapable d'honorer bobonne ».

HARVEY BIDNICK – S'il te plaît, attend que je sois entrée à la maison. Il va falloir qu'on se creuse les méninges.

MME BIDNICK – Tu as intérêt à enclencher le turbostatoréacteur : elle en est déjà à la page trois cent.

HARVEY BIDNICK – Sur ces belles paroles, la lumière de ma vie me raccrocha au nez, et le bruit me résonna dans les oreilles, non sans évoquer le glas sinistre du satané poème de John Donne. Simulant les symptômes de la maladie de Whipple, je quittai le bureau avant l'heure. Je fis une halte au Palais du Houblon, au coin de la rue, pour calmer mon palpitant et réfléchir à ce qui nous arrivait.

Le moins que l'on pût dire, c'est que notre histoire avec les bonnes d'enfants n'avait jamais été un fleuve tranquille. La première était une Suédoise, qui ressemblait au boxeur Stanley Ketchel. Son comportement avait été irréprochable ; elle avait réussi à imposer une certaine discipline aux marmots, lesquels avaient commencé à se tenir correctement à table, cependant que d'inexplicables contusions étaient apparues sur leurs corps. Un beau jour, il me fallut toutefois interroger la jeune femme sur ses méthodes : la caméra que nous avions dissimulée à la maison la montrait en pleine action avec mon fils : elle lui tenait la tête d'une main, une jambe de l'autre, et le faisait rebondir à l'horizontale sur ses épaules, exécutant la prise baptisée « cassage de dos à la mode argentine » par les catcheurs.

Manifestement peu habituée à ce qu'on se mêle de ses affaires, elle me souleva en l'air et me plaqua contre le papier peint à un bon mètre du sol.

« Fourre pas ton tarbouif dans mon bol de riz, me conseilla-t-elle. A moins que t'aies envie de finir en nœud plat. »

Indigné, je lui demandai le soir même de faire ses valises. L'assistance d'une seule escouade des Forces spéciales d'intervention fut suffisante.

Celle qui lui succéda était une jeune fille au pair de dix-neuf ans, une Française bien moins agressive répondant au doux nom de Véronique, tout en déhanchés et gazouillis, cheveux blonds, minois de star du porno, longues guibolles fuselées et une paire de lolos qui nécessitait quasiment le recours aux échafaudages. Malheureusement sa



motivation était plus que modérée ; elle préférait se prélasser sur la chaise longue en petite culotte et jeter un sort aux truffes au chocolat tout en feuilletant le magazine W. Je fis preuve de plus de souplesse que ma femme et m'adaptais au style personnel de la ravissante créature. Je tentai même de l'aider à se détendre en la gratifiant à l'occasion d'un massage de dos.

Mais lorsque la bourgeoise remarqua que je m'étais mis aux produits de beauté Max Factor et que j'avais pris l'habitude d'apporter à la jolie Frenchie son petit déjeuner au lit, elle glissa dans le décolleté de Véronique un avis de licenciement et se chargea personnellement de déposer sa Louis Vuitton sur le trottoir.

Vint finalement Mlle Viaire, une jeune femme parfaitement insipide qui allait sur la trentaine, s'occupait correctement des enfants, et savait ne pas la ramener. Emu par son strabisme, j'avais traité Agrippa plus comme un membre de la famille que comme une domestique. Sauf que pendant tout ce temps, tout en reprenant une part de diplomate et en profitant du bon fauteuil de la maison en dehors de ses heures de travail, elle amassait en secret du matériel pour broser un portrait peu flatteur de ses bienfaiteurs. Arrivé à la maison, je pris connaissance en cachette de son récit infamant et en restai bouche bée.

AGRIPPA VIAIRE – Un pauvre type aigri et vide comme un tuyau de poêle qui, au bureau, récolte les honneurs à la place de ses collègues qui se tapent tout le boulot...

HARVEY BIDNICK -... La petite peste !

AGRIPPA VIAIRE – Un fou furieux complètement lunatique capable de gâter ses enfants et, au premier écart de conduite, de les tabasser avec un cuir à raser.

HARVEY BIDNICK – Je feuilletai l'épouvantable tissu de calomnies, affligé par cette accumulation de blasphèmes.

AGRIPPA VIAIRE – Harvey Bidnick est un malotru, un petit énervé incapable de la boucler. Il se croit drôle mais consterne ses invités avec ses bons mots ringards qui n'auraient pas déclenché un seul sourire il y a cinquante ans sur le circuit Borscht des comiques amateurs des Catskills. Son imitation de Satchmo fait fuir même les plus courageux. La femme de Bidnick, il faut se la fader, elle aussi : un vrai glaçon, et boulotte avec des cuisses couvertes de cellulite ; ses références intellectuelles ultimes sont Manolo Blahnik et Prada. Le couple passe son temps à se chamailler. Un fois, la dondon est revenue avec une facture à six chiffres pour un Wonder Bra fabriqué sur mesure, et Bidnick a refusé de payer. Furibarde, elle lui a arraché son postiche, l'a jeté par terre et l'a criblé de balles en se servant du revolver qu'ils gardent toujours dans un tiroir en cas de cambriolage. Bidnick se gava de Viagra mais le surdosage provoque chez lui des hallucinations ; il lui arrive de se prendre pour Pline l'Ancien. Sa femme vieillit comme une Margo arrachée à la cité du bonheur de Shangri-La : pas un centimètre carré de son



corps qui n'ait été gonflé au Botox ou charcuté au scalpel. Leur activité préférée consiste à dénigrer leurs amis. Les Birdwing sont « des grippe-sous empattés qui servent des terrines de moutons jamais assez cuites ». Le docteur Pathogen et sa femme forment « une équipe de vétérinaires incompetents responsables de plusieurs morts, et par que de poissons rouges ». Quant aux Abbatoir, c'est ce « couple français dont les perversions sexuelles vont jusqu'à des attouchements avec les personnages en cire de Madame Tussaud ».

HARVEY BIDNICK – Je reposais le manuscrit d'Agrippa et allai à notre bar me préparer une série de whiskies à l'eau bien tassés. Je résolus de me débarrasser d'elle sur le champ.

« Si on brûle les pages, elle les réimprimera, dis-je à ma femme d'une voix qui commençait à rappeler l'élocution pâteuse d'un ivrogne de music-hall. Si on essaye d'acheter son silence, elle racontera l'offre de pot-de-vin dans son livre, ou empochera la thune et le fera quand même publier. Non, non, fis-je, me métamorphosant en un concentré de toutes les fripouilles qui peuplaient les films noirs que j'avais vu étant gamin. Nous devons la faire disparaître. Évidemment, il faudra que ça passe pour un accident. Elle pourrait peut-être se faire écraser par un chauffard qui prendrait la fuite.

MME BIDNICK – Tu n'as pas le permis, grand benêt. Quand à notre chauffeur, Measly, même avec la Lincoln blanche extra-longue que tu lui fais conduire, il serait capable de louper une cible d'un kilomètre de large...

HARVEY BIDNICK –... me rappela l'infaillible espiègle qui se trouvait face à moi, et qui sirotait allègrement sa timbale de gin-vermouth. Et si on y allait à la bombe ? Une mécanique de précision soigneusement réglée qui exploserait juste au moment où elle monterait sur son tapis Stairmaster super-fitness.

MME BIDNICK – Tu plaisantes ?

HARVEY BIDNICK –... bredouilla ma moitié, succombant elle aussi un peu plus à l'effet de son alcool de grain.

MME BIDNICK – Même si on t'apportait le plutonium sur un plateau, tu serais incapable de fabriquer une bombe. Tu te souviens du Nouvel An chinois où tu as réussi à faire tomber un pétard du feu d'artifice au fond de ton pantalon ? (*rire rauque*) Bon sang, tu as décollé, je t'ai vu passer au-dessus du garage de la maison de Long Island. Quelle trajectoire !

HARVEY BIDNICK –... Ou alors, je la pousse par la fenêtre. On rédige une fausse lettre de suicide, ou mieux, on lui en fait écrire une, en usant d'un subterfuge, on trouve un prétexte pour qu'elle utilise du papier carbone.



MME BIDNICK – Tu espères arriver à hisser une nounou de soixante-quinze kilos sur le rebord de la fenêtre et la pousser alors qu'elle se débattrait ? Avec tes mini-biceps ? Tu vas finir aux Urgences de Lennox Hill, oui. Avec un infarctus du myocarde – à côté, l'éruption du Krakatoa ne sera qu'un pauvre hoquet.

HARVEY BIDNICK – Tu crois que je suis incapable de me débarrasser d'elle ? Fis-je, imbibé par mes cinq cocktails, me métamorphosant en un personnage à la Hitchcock. J'ai une idée : elle sera libre de ses mouvements, mais elle sera enchaînée. Petit à petit, la maladie aura raison d'elle.

Je visualisai l'image floue à l'écran, le public sent qu'Ingrid Bergman perd pied, le poison de Claude Rains commence à agir. J'avais d'ailleurs moi-même de plus en plus de mal à faire le point. Je me levai en chancelant et me dirigeai tant bien que mal vers l'armoire à pharmacie. Mes doigts se refermèrent sur le flacon de teinture d'iode. Comme par hasard, c'est à ce moment-là qu'Agrippa fit son entrée.

AGRIPPA VIAIRE – Ah, monsieur B – vous êtes déjà revenu du bureau ? Vous vous êtes fait renvoyé ? Ha, ha.

HARVEY BIDNICK – La garce sourit de l'insolence de sa propre tirade. Tiens, Agrippa, entrez donc. Vous arrivez juste à l'heure pour le café.

AGRIPPA VIAIRE – Vous savez bien que je ne bois pas de café.

HARVEY BIDNICK – Je voulais dire juste à l'heure pour une tisane, rectifiai-je, mettant le cap sur la cuisine d'un pas chancelant pour mettre la bouilloire à chauffer.

AGRIPPA VIAIRE – Vous êtes encore beurré, monsieur B. ?

HARVEY BIDNICK –... me lança la petite ordure qui se permettait de me juger. « Asseyez-vous. », lui ordonnai-je, ignorant sa grossière familiarité. Ma femme avait déjà perdu connaissance. Elle ronflait par terre.

AGRIPPA VIAIRE – Madame B. avait du sommeil à rattraper. Qu'est-ce que vous faites toute la nuit, espèce de ploutocrates gâtés ?

HARVEY BIDNICK – Faisant preuve d'une finesse qui frisait le génie, je risquai un coup d'œil par-dessus mon épaule pour m'assurer qu'elle ne regardait pas, vidai le reste du flacon de teinture d'iode dans la tasse d'Agrippa, disposai sur un plateau des petits fours succulents et lui apportai le tout.



AGRIPPA VIAIRE, d'une voix flûtée – Hou là, c'est du jamais-vu. D'habitude, on ne casse jamais la croûte à onze heures et demie du matin.

HARVEY BIDNICK – Dépêchez-vous. Buvons avant que ça refroidisse.

AGRIPPA VIAIRE – Ca n'est pas un peu noir pour de la camomille ?

HARVEY BIDNICK – (*à part*) Perfide moucharde. (*vers elle*) Pensez-vous. C'est une décoction rare qui nous vient de Laponie. Allons, finissez votre tasse. Hum, quel délicieux goût de fumé ! Et épicé, en plus.

Peut-être était-ce dû aux émotions de la matinée, ou peut-être au nombre de godets que je m'étais envoyés avant midi, toujours est-il que je me débrouillai pour boire cul sec la tasse empoisonnée.

Instantanément, je fus plié en deux, puis me mis à gigoter au sol comme une truite hors de l'eau. Je gisais par terre, à me tenir l'estomac, gémissant tel Ethel Waters dans Stormy Weather, tandis que notre nounou paniquée appelait une ambulance.

Je revois le visage des ambulanciers, la pompe stomacale, et lorsque j'ai repris connaissance, je vis nettement le message qu'Aggripa me tendait. Dans sa lettre de démission, elle annonçait qu'elle en avait marre de faire la bonniche. Elle avait un temps envisagé d'écrire un livre, mais y avait finalement renoncé, parce que ses personnages principaux étaient décidément trop minables pour maintenir l'intérêt de n'importe quel lecteur doté d'un minimum de QI. Elle nous quittait pour épouser un millionnaire rencontré à Central Park, au pied de la statue d'Alice au pays des merveilles, où elle emmenait souvent nos enfants. Et les Bidnick dans tout ça ? Nous n'avons pas l'intention d'engager une autre baby-sitter, du moins pas tant qu'il n'y aura pas eu d'avancée technologique significative en matière de robotique.

3^e tableau : « Prise de bec au procès Disney »

Le témoin - Etienne Michel

L'avocat - Helena Vautrin

CRIEUSE – Le procès intenté par les actionnaires de la Walt Disney Compagny à son ex-président Michael Ovitz, à propos de sa faramineuse indemnité de licenciement, a connu aujourd'hui un brusque rebondissement avec la déposition d'un témoin inattendu. Celui-ci a été interrogé par l'avocat du géant de l'industrie du divertissement.



L'AVOCAT – Le témoin peut-il décliner son nom ?

LE TEMOIN – Mickey Mouse

L'AVOCAT – Pouvez-vous s'il vous plaît indiquer à la cour votre profession ?

LE TEMOIN – Rongeur animé.

L'AVOCAT – Etiez-vous ami avec le P-DG Michael Eisner ?

LE TEMOIN – Je ne dirais pas vraiment ami – nous avons dîné ensemble à plusieurs occasions. Une fois, lui et sa femme nous ont invités chez eux, Minnie et moi.

L'AVOCAT – Vous est-il arrivé de discuter affaires avec lui ?

LE TEMOIN – J'ai participé à un petit déjeuner où il y avait M. Eisner, Roy Disney, Pluto et Dingo.

L'AVOCAT – Où a eu lieu ce petit déjeuner ?

LE TEMOIN – Au Beverly Hills Hotel.

L'AVOCAT – Y a-t-il eu d'autres témoins ?

LE TEMOIN – Steven Spielberg s'est arrêté à notre table pour dire bonjour... Oh, et Daffy Duck.

L'AVOCAT – Vous connaissez Daffy Duck ?

LE TEMOIN – Daffy Duck et moi, on s'était rencontrés chez Sue Mengers, quelques mois plus tôt, et on avait sympathisé.

L'AVOCAT – Si j'ai bien compris, M. Eisner n'approuvait pas que vous soyez en contact avec Daffy Duck ?

LE TEMOIN – On s'est disputé à plusieurs reprises à ce sujet.

L'AVOCAT – Et que s'est-il passé finalement ?



LE TEMOIN – J'ai fini par arrêter de voir Daffy quand j'ai appris qu'il était devenu scientologue.

L'AVOCAT – Revenons au petit déjeuner, si vous le voulez bien. Vous souvenez-vous de quoi il a été question ?

LE TEMOIN – M. Eisner a dit qu'il avait l'intention d'engager Michael Ovitz, qui était alors à la direction de la Creative Artist Agency.

L'AVOCAT – Quelle a été votre réaction en entendant cela ?

LE TEMOIN – J'ai été étonné, mais Pluto, lui, a eu encore plus de mal à encaisser. Il a paru découragé.

L'AVOCAT – Pourquoi découragé ?

LE TEMOIN – Il était inquiet parce que M. Ovitz était beaucoup plus proche de Dingo. Pluto a eu le sentiment que son temps de présence à l'écran risquait d'en pâtir.

L'AVOCAT – Donc vous étiez au courant qu'il existait une « relation privilégiée » entre M. Ovitz et Dingo ?

LE TEMOIN – Je savais qu'à l'époque où M. Ovitz était agent, il avait coursté Dingo, et, si je me souviens bien, ils avaient loué ensemble une maison à Aspen.

L'AVOCAT – Est-ce qu'il y a eu un moment précis où ils se sont rapprochés ?

LE TEMOIN – M. Ovitz a défendu Dingo quand il s'est fait arrêter à Malibu pour une histoire de dope.

L'AVOCAT – Est-il vrai que Dingo avait un problème avec la drogue ?

LE TEMOIN – Il était accro au Perdocan.

L'AVOCAT – Cela durait depuis combien de temps ?

LE TEMOIN – Dingo était sous calmants à cause d'un dessin animé – une belle plantade. Il avait sauté de l'Empire State Building avec un parapluie en guise de parachute, et il s'était fait mal au dos.



L'AVOCAT – Et alors ?

LE TEMOIN – M. Ovitz a pris l'initiative de faire admettre Dingo en cure de désintoxication au Betty Ford Center.

L'AVOCAT – Avez-vous fait part à M. Eisner de vos craintes concernant son projet d'engager M. Ovitz ?

LE TEMOIN – Minnie et moi en avons discuté. Nous savions que c'était le clash assuré.

L'AVOCAT – En avez-vous parlé avec d'autres personnes, hormis votre femme ?

LE TEMOIN – Dumbo, Bambi – je ne me souviens pas vraiment. Ah oui, Jiminy Criquet, une fois, chez Barbra Streisand. Elle a organisé une soirée en son honneur lorsqu'il a acheté sa maison à Trancas.

L'AVOCAT – Est-ce qu'il en a été conclu quelque chose ?

LE TEMOIN – Dumbo estimait que c'était à Donald Duck de faire part à M. Eisner de notre inquiétude, parce que M. Eisner écoutait toujours Donald. Comme il l'avait dit lui-même, il considérait Donald comme « l'un des canards les plus brillants qu'il lui ait été donné de rencontrer ». Ils avaient passé beaucoup de temps ensemble, au bord de la mare de Donald.

L'AVOCAT – Ce sentiment était-il réciproque ?

LE TEMOIN – Oh oui. Donald a vécu chez M. Eisner pendant six mois, lorsque lui et Daisy se sont séparés. Donald avait eu une aventure avec Pétunia, la petite amie de Porky. Chez Disney, il n'était pas question de sympathiser avec des créatures d'un studio concurrent ; mais dans le cas de Donald, M. Eisner a choisi de fermer les yeux, ce qui n'a pas plu aux actionnaires.

L'AVOCAT – C'est l'affaire à laquelle vous avez fait allusion dans votre déposition ?

LE TEMOIN – Oui. Je ne me souviens plus exactement – mais il me semble que Donald a été présenté à Pétunia chez Jeffrey Katzenberg.

L'AVOCAT – Etiez-vous présent ce jour-là ?



LE TEMOIN – Oui, il y avait Tom Cruise, Tom Hanks, Jack Nicholson. Et, il me semble, Sean Penn, Vil Coyote, Bip Bip...

L'AVOCAT – Tom et Jerry ?

LE TEMOIN – Non, ce weekend-là, ils étaient à un séminaire EST, la secte de Werner Erhard.

L'AVOCAT – Six mois plus tard, messieurs Katzenberg et Eisner étaient attaqués en justice. Est-ce que vous vous souvenez des détails ?

LE TEMOIN – C'était lié au fait que M. Eisner avait promis des stock options à Bugs Bunny s'il venait travailler chez Disney.

L'AVOCAT – Bugs a-t-il accepté ?

LE TEMOIN – Non, Bugs est quelqu'un de très indépendant. A cette époque, il avait l'intention de prendre une année sabbatique pour écrire un roman.

L'AVOCAT – Revenons à la soirée – vous souvenez-vous de ce qui s'est passé ensuite ?

LE TEMOIN – Oui. Donald Duck s'est saoulé et a dragué Nicole Kidman. C'était terriblement gênant parce qu'elle et Tom Cruise étaient encore mariés. Donald semblait en vouloir à Cruise, il avait l'impression qu'on ne proposait à Tom que des rôles qui auraient dû être pour lui. Je me souviens qu'à cette soirée M. Eisner a accompagné Donald dehors pour le calmer.

L'AVOCAT – Vous rappelez-vous ce qui s'est passé ensuite ?

LE TEMOIN – Donald a fait la connaissance de Pétunia sur la pelouse de M. Katzenberg. Il l'a trouvée très belle, très excitante et je sais qu'ils aimaient plus ou moins les mêmes groupes de musique. Donald avait toujours eu du mal à contrôler ses colères. Cela faisait des années qu'il était sous Prozac ; il était convaincu que sa carrière était un fiasco et qu'il finirait un jour ou l'autre au menu d'un restaurant cantonais. Malgré les recommandations de M. Eisner, Donald a commencé à fréquenter en catimini la petite copine de Porky.

L'AVOCAT – A votre connaissance, combien de temps a duré cette aventure ?



LE TEMOIN – Un an environ. Pétunia a fini par annoncer à Donald qu'elle ne pouvait plus continuer à le voir parce qu'elle était tombée amoureuse de Warren Beatty, et que lui aussi était fou d'elle. Si vous vous souvenez, elle l'a d'ailleurs accompagné au festival de Cannes.

L'AVOCAT – Y a-t-il eu un moment où Daisy a mis Donald à la porte ?

LE TEMOIN – Oui. M. Eisner l'a alors hébergé. Il est resté chez lui jusqu'à ce que Donald et Daisy décident d'habiter à nouveau ensemble, mais en se mettant d'accord pour être un couple libre.

L'AVOCAT – Donc, pour autant que vous sachiez, est-ce qu'il est possible que quelqu'un ait dit à M. Eisner que ce ne serait peut-être pas une bonne idée d'engager M. Ovitz ?

LE TEMOIN – Le soir des Academy Awards, j'ai abordé le sujet avec Pinocchio, mais il n'a pas voulu s'en mêler.

L'AVOCAT – Vous êtes donc en train de dire que ni Pinocchio ni personne d'autre n'a prévenu M. Eisner que lui et M. Ovitz risquaient de ne pas former une équipe très performante.

LE TEMOIN – Pour autant que je m'en souviens, c'est correct.

L'AVOCAT – Et lorsqu'il s'est avéré que cela ne fonctionnait pas au plan professionnel, est-ce que la question des indemnités de licenciement a été abordée – les cent quarante millions de dollars perçus ? M. Ovitz a-t-il à un moment donné eu le sentiment que la somme était excessive ?

LE TEMOIN – Je sais seulement que Jiminy Criquet était souvent perché sur l'épaule de M. Ovitz et lui conseillait toujours de laisser sa conscience guider ses pas.

L'AVOCAT – Et alors ?

LE TEMOIN – La suite de l'histoire, tout le monde la connaît.

L'AVOCAT – Je n'ai plus d'autres questions votre honneur.



FAISONS UN RÊVE

Maud Narboni - Elle

Franck Libert - Lui

François Moreau - Le valet de chambre / Le Mari

(ELLE et LUI sont couchés et dorment, enlacés. On entend une chaise qui tombe dans la pièce d'à côté)

ELLE - Eh ! Eh ! Ecoutez...

LUI - Hein ?

ELLE - Il y a quelqu'un dans l'antichambre.

LUI - Qu'est-ce que vous dites ?

ELLE - J'entends du bruit dans l'antichambre.

LUI - Comment, du bruit dans l'antichambre... à cette heure-ci, c'est impossible...

ELLE - Je vous assure...

LUI - Ah ! Ca, mais... je m'étais donc endormi ?

ELLE - Oui. Et j'allais m'endormir aussi. Tenez, on vient de remuer un meuble...

LUI - Tiens... mais qu'est-ce que cela veut dire, ça ?

ELLE - Vous avez un revolver ?

LUI - Pff.. un revolver !

ELLE - N'y allez pas comme ça !



LUI - Laissez-moi écouter... je voudrais me rendre compte... *(Il écoute)* Oui, il y a sûrement au moins une personne ! On a dû forcer la porte...

ELLE - Mais non.. vous aviez laissé la clef dessus..

LUI - C'est à dire que je l'ai mise pour vous sur la porte... et nous avons oublié de la retirer. En tout cas, vous comprenez bien qu'à cette heure-ci, si ce n'est pas un locataire qui s'est trompé de porte, c'est sûrement un assassin.

ELLE - Ce n'est peut-être qu'un cambrioleur.

LUI - Oui, mais... un assassin, c'est un cambrioleur qu'on dérange... *(Il prend son revolver)*

ELLE - Oh mon Dieu !

LUI - Alors... adieu, peut-être... embrasse-moi.. Bouche-toi les oreilles pour ne pas entendre si je tire... Ils viennent d'ouvrir le bahut.. C'est là-dedans qu'on met les balais. Qu'est-ce qu'ils vont faire avec ça ? Pourvu qu'ils ne soient pas une douzaine... On m'a dit qu'il fallait toujours tirer le premier. *(Il ouvre brusquement la porte)* Haut les mains ! *(Il se trouve nez à nez avec son valet de chambre)*

VALET DE CHAMBRE - Mais, monsieur...

LUI - Comment, c'est vous, espère d'idiot !

VALET DE CHAMBRE - Mais oui, monsieur.

LUI - Qu'est-ce que vous faites là ?

VALET DE CHAMBRE - Je fais le ménage, monsieur.

LUI - Le ménage ? A cette heure-ci ! Je vais vous flanquer dehors, moi, pour vous apprendre à faire le ménage pendant la nuit..

VALET DE CHAMBRE - Mais, Monsieur, il est huit heures.

LUI - Huit heure de quoi ?

VALET DE CHAMBRE - Mais du matin, monsieur.



LUI - Oh ! Nom de Dieu !

VALET DE CHAMBRE - Je regrette d'avoir réveillé Monsieur...

LUI - Je regrette que vous ne l'ayez pas fait plus tôt ! (*Il lui ferme la porte au nez, si fort qu'ELLE croit à un coup de feu*)

ELLE - Ah !

LUI - Qu'est-ce qu'il y a ?

ELLE - Vous l'avez tué ?

LUI - Non, c'est mon valet de chambre... et je ne le tue jamais.

ELLE - Comment, c'est votre valet de chambre qui est là ?

LUI - Oui, mais il n'y a peut-être pas de quoi tellement se réjouir...car...demandez-moi pourquoi il est là, mon valet de chambre.

ELLE - Pourquoi est-il là, votre valet de chambre ?

LUI - Parce qu'il fait le ménage ! Maintenant, par curiosité, demandez-moi pourquoi il fait le ménage ?

ELLE - Parce qu'il est fou.

LUI - Non. Parce qu'il est huit heures du matin.

ELLE - Quoi ?

LUI - Et maintenant, puisqu'on joue aux questions... demandez-moi si ce n'est pas une plaisanterie ?

ELLE - Ce n'est pas une plaisanterie ?

LUI - Non...



ELLE - Oh ! Nous avons dormi toute la nuit !!!

LUI - Comme des anges !

ELLE - Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

LUI - Mon amour adoré... ne nous affolons pas... surtout, ne nous affolons pas..

ELLE - Mais, mon ami, il ne s'agit pas de savoir s'il faut ou non s'affoler... il est huit heures du matin... et nous avons passé la nuit ensemble... ce n'est pas un problème à résoudre, ça... c'est un fait !

LUI - C'est un fait... c'est un fait - acquis... c'est même un fait exquis... Eh ! Bien, devant un exquis fait - acquis, il ne faut pas s'affoler...

ELLE - Qu'est-ce qu'il faut faire ?

LUI - Il faut s'asseoir comme ça... et tacher de ne pas rire, si on peut...

ELLE - Rire ?

LUI - Oui.

ELLE - Vous avez envie de rire, vous ?

LUI - Oh ! Oui.

ELLE - Eh ! bien pas moi !

LUI - Oh ! Si !

ELLE - Ah ! Non... Vous trouvez ça drôle ?

LUI - Ah ! Oui !

ELLE - Mais vous ne vous rendez pas compte...



LUI - Mais si.

ELLE - Vous vous rendez compte que je suis mariée et que j'ai découché ?

LUI - Oui.

ELLE - Vous vous rendez compte de ce qui se passer ?

LUI - Je me rend compte de tout, mon amour, mais vous, vous ne vous rendez pas compte d'une chose, c'est qu'en ce moment vous êtes dans mon lit... avec une chemise de nuit à moi... et que c'est un spectacle ravissant ! Vous ne vous rendez pas compte que nous sommes en train de vivre des minutes incomparables... inoubliables.. charmantes...

ELLE - Ah ! Vous trouvez que c'est charmant ?

LUI - Prodigieusement...

ELLE - C'est abominable, voyons..

LUI - Oui, aussi... Une aventure a d'ordinaire plusieurs côtés. Eh ! Bien, la nôtre a un côté abominable et un côté charmant. Ne m'en veuillez pas trop - chacun a son caractère - ne m'en veuillez pas trop, si malgré moi je vois d'abord le côté charmant de notre aventure !

ELLE - Comment.. comment... il est huit heures du matin... je ne suis pas encore rentrée chez moi...

LUI - Ca, c'est le côté abominable..

ELLE - Nous avons passé toute la nuit ensemble.

LUI - ça, c'est le côté charmant de l'aventure...

ELLE - Quand je vais rentrer chez moi..

LUI - Qu'est-ce que vous allez prendre ! Ça, c'est le côté abominable mais lorsque je vous demande « Qu'est-ce que tu prends le matin ? » - avouez que ça, c'est le côté charmant ! Qu'est-ce que tu prends, mon chéri ? Veux-tu du thé, du chocolat ?

ELLE - Est-ce que je sais ..



LUI - Bon, alors, tu auras du café au lait...

ELLE - Ecoutez, je vous supplie...

LUI - ..de m'embrasser !

ELLE - Non, non... non... voyons.. qu'est-ce que nous allons faire ?

LUI - Rien.

ELLE - Comment, rien ?

LUI - Mais, mon amour, qu'est-ce que vous voulez que nous fassions ? Il n'y a rien à faire... à moins de recommencer ce que nous avons fait cette nuit...

ELLE - C'est très joli, mon ami, de plaisanter et j'admire votre bonne humeur mais vous conviendrez qu'il est peut-être temps, maintenant, d'examiner les moyens d'essayer d'arranger..

LUI - D'arranger quoi, mon chéri ? Je vous dis qu'il n'y a rien à faire, croyez-moi donc.

ELLE - Oh ! Voyons, ce n'est pas possible ! Il faut que nous fassions tout au monde pour... pour...

LUI - Pour quoi, mon amour ? Je vous supplie d'examiner avec un peu de sang-froid... à défaut de bonne humeur... la situation dans laquelle nous nous trouvons..

ELLE - Du sang-froid !

LUI - Oui, mon chéri. Qu'est-ce que tu as dit en partant de chez toi, hier soir... car tu es partie de chez toi, hier soir... je t'adore ! Qu'est-ce que tu as dit, hier soir, en partant de chez toi ?

ELLE - J'ai dit à ma femme de chambre que j'allais chez Henriette.

LUI - Bon, parfait ! Ton mari est rentré à minuit et quart, minuit et demi, il a été surpris de ne pas te voir...



ELLE - Oh !

LUI - Il n'y a pas à lui en vouloir de ça... Il a dit à ta femme de chambre : « Hé bé, où est Madame ? »

ELLE - Oh !

LUI - Et ta femme de chambre lui a répondu que tu étais allée chez ?

ELLE - Que j'étais allée chez Henriette !

LUI - Alors, qu'est ce qu'il fait, lui, il a dû téléphoner à ton Henriette.

ELLE - Oh, tu crois ?

LUI - Je le suppose.. et Henriette, bêtement, lui a dit qu'elle ne t'avait pas vue de la soirée..

ELLE - Oh ! Mon Dieu, mon Dieu ! Alors qu'est-ce qu'il a dû faire ?

LUI - Eh bien, mon amour, il a dû se mettre pendant une heure sur le balcon... le temps de chiper un rhume... et, au bout d'une heure ou bien il s'est couché en disant avec l'accent du midi : « Ça y est, je suis cocu ! »

ELLE - Oh !

LUI - Ce qui est absolument faux, n'est-ce pas ? Ou bien alors, il a téléphoné à tous les postes de police de Paris...

ELLE - Oh ! Le malheureux !

LUI - Et pourtant, remarque que ce qui lui est arrivé entre dix heures et onze heures du soir est bien plus épouvantable que ce qui lui est arrivé entre onze heures et huit heures du matin !

ELLE - Comment cela ?

LUI - Dame, si j'ai bonne mémoire, c'est entre dix heures et onze heures qu'un véritable malheur a frappé son front... et pourtant cet homme-là n'a commencé à s'inquiéter que vers minuit et quart... alors que nous dormions tous les deux comme des anges. C'est tout de même curieux !



ELLE - Je vous trouve fantastique, vous savez, d'oser plaisanter dans un moment pareil !

LUI - C'est que, je vais vous dire, nous ne sommes pas d'accord. Vous estimez qu'il vient de vous arriver un grand malheur... Moi, j'estime qu'un grand bonheur vient de nous arriver !

ELLE - Un grand bonheur ?

LUI - Mais oui. Ecoutez-moi bien. Je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès et que je ne me suis pas endormi volontairement... mais je vous jure que si j'avais pu souhaiter une chose... jamais, vous l'entendez, jamais je ne l'eusse souhaitée plus belle... plus complète ! Comprenez donc que c'est irrémédiable ... et qu'il n'y a rien à faire !

ELLE - Vraiment ? Eh bien, nous allons voir ! Voulez-vous avoir la gentillesse de me passer un...

LUI - Un quoi, mon amour ? Je ne sais pas si j'en ai.

ELLE - Un peignoir et des pantoufles..

LUI - Bien, mon trésor chéri. Je crains bien que mes peignoirs vous aillent aussi mal que mes chemises de nuit !

ELLE - Je me soucie fort peu d'élégance, en ce moment, je vous le jure !

LUI - Bien, mon amour.. Voici le peignoir.. et voici les pantoufles demandées. Une seule suffirait pour les deux pieds, d'ailleurs.

ELLE - Merci.

LUI - Maintenant, si vous voulez bien vous glisser dans cette robe de chambre, nous verrons s'il n'y a pas quelques petites retouches à y faire. Oh ! Venez vous regarder dans une glace, je vous en prie...

ELLE - Je n'ai pas envie de rire, moi, vous savez.

LUI - Quelle dommage ! Mon Dieu, que vous ririez, si vous aviez envie de rire ! Enfin, je vais attendre - je vais attendre que vous ayez compris ce que notre aventure ... a de divin dans sa fatalité.



ELLE - Vous attendrez longtemps !

(Elle va pour décrocher le téléphone)

LUI - Qu'est-ce que vous faites ?

ELLE - Je vais téléphoner chez moi.

LUI - Pour quoi faire ? Pour que votre mari vous demande d'où vous lui téléphonez ?
Oh ! Non, ne faites pas une bêtise pareille.

ELLE - Une bêtise ?

LUI - Oui, une bêtise, mon amour... Affolez-vous, mais sur place... ne faites rien !
Téléphoner chez vous ! Écoutez.. Écoutez..

ELLE - Quoi ?

LUI - Ecoutez...

ELLE - Eh ! Bien, oui, j'écoute.

LUI - Je vous demande pardon, je réfléchis... Ecoutez.. Il vous reste peut-être une chance
... d'arranger tout...

ELLE - Laquelle ?

LUI - Je dis une chance pour vous faire plaisir.. parce que je vous vois tellement affolée...

ELLE - Quelle chance ? Dites vite !

LUI - Eh ! Bien, à mon avis, la seule chance que vous ayez, c'est que votre mari n'ait pas
téléphoné chez votre amie .. heu... j'ai oublié son nom..

ELLE - Henriette.

LUI - Oui, Henriette..



ELLE - Ah ? Pourquoi ?

LUI - Parce que vous allez le faire, vous allez téléphoner à votre amie Henriette et vous allez lui dire la vérité..

ELLE - Quoi ?

LUI - Oui... sans lui dire mon nom, naturellement, vous allez lui dire ce qui nous est arrivé... et elle, elle peut vous sauver.

ELLE - Mais je ne peux rien lui dire du tout à Henriette !

LUI - Pourquoi, elle est sourde ?

ELLE - Non, elle n'est pas sourde... mais c'est sa sœur !

LUI - Sa sœur ?

ELLE - Oui !

LUI - C'est la sœur de votre mari, Henriette ?

ELLE - Mais oui.

LUI - Aïe ! Aïe ! Aïe ! Je croyais que c'était votre amie ! Ah ! Ben alors, il n'y a plus rien à faire !

ELLE - Et si je rentrais, tout simplement ?

LUI - Comment ça ?

ELLE - Mais non... Si je rentrais en disant que j'ai eu un accident de voiture ?

LUI - Où ça ?

ELLE - Dans la rue...



LUI – Je pense bien.. parce que, dans les appartements, les accidents de voiture.. Mais à quel endroit, l'accident ?

ELLE - Boulevard Haussmann.

LUI – Non, pas à quel endroit de Paris, à quel endroit du corps ? Car vous comprenez bien que si vous avez eu un accident et que vous n'êtes pas blessée... vous ne pouvez pas avoir mis onze heures pour rentrer chez vous !

ELLE - Bon, bon, tout ce que je trouve est idiot... Eh ! Bien, trouvez donc quelque chose, vous qui êtes si malin, trouvez donc quelque chose plutôt que de rester là, comme ça..

LUI – Moi ? Comment voulez-vous que je trouve, je ne cherche pas !

ELLE - Ah !

LUI – Je vous dis qu'il n'y a rien à faire.. vous ne voulez pas me croire, tant pis !

(il lui sert une tasse de café)

ELLE - Ah c'est abominable !

LUI – Un, deux ? Un, deux ? Un, deux ?

ELLE - Qu'est-ce que vous avez ?

LUI – Je vous demande combien de pièces de sucre vous voulez.. Un, deux ?

ELLE - Trois !

LUI – Ruiné ! Voulez-vous beaucoup de café ? Non, très peu, vous êtes assez énervée comme ça.. Lui, il va en avoir davantage, parce que, Lui, il conservé son sang-froid... Mais en revanche, Elle va avoir tout le lait, moins 10% pour Lui, qu'il va garder comme intermédiaire. Maintenant, mon amour, voulez-vous que nous cessions de blaguer un instant ?

ELLE - Oh ! Mais je ne blague pas, je vous jure.

LUI – Bien, mon chéri ? Voulez-vous considérer que vous avez en face de vous un homme parfaitement honnête et loyal, incapable d'une action vile ?



ELLE - Oui.

LUI – Je vous remercie... Eh ! Bien, cet homme honnête et loyal peut-il espérer de vous une réponse précise à une question qu'il va vous poser ?

ELLE - Oui...

LUI – Alors, je vous pose la question suivante : voulez-vous, oui ou non, du beurre sur le pain ?

ELLE - Oh !

LUI – Je t'aime – et c'est là mon excuse – mais je n'ai pas eu de réponse... Voulez-vous du beurre sur le pain ?

ELLE - Oui, sur un seul côté.

LUI – Bien, madame. J'aurai fait tout au monde pour la distraire..

ELLE - Et si je téléphonais à la Préfecture ?

LUI – Quelle préfecture, mon chéri ? Il y a le choix.

ELLE - Je ne sais pas..

LUI – Eh ! Bien, quand vous aurez trouvé une préfecture amusante, nous ferons ça !

ELLE - Mais comment se fait-il qu'il n'ait pas encore téléphoné, lui, chez vous ?

LUI – Qui ça ? Votre mari ? Pourquoi il n'a pas encore téléphoné chez moi ? Tout à l'heure... ne soyez pas impatiente comme ça.. il va téléphoner tout à l'heure !

ELLE - Pourquoi, tout à l'heure ?

LUI – Parce qu'en ce moment il a d'autres soupçons à liquider.

ELLE - Dites donc, vous, sur qui, des soupçons ?



LUI – Comment, sur qui ? Mais sur tous ceux chez qui vous n’avez pas passé la nuit ! Je parie qu’il a fait cette gaffe-là au moins vingt fois depuis ce matin... et, à l’heure qu’il est, tout Paris sait que vous avez découché. Moi, je vais être le dernier... C’est toujours comme ça ! C’est l’éternelle injustice des maris, il n’y a rien à faire. Maintenant, mon amour, je vous annonce brutalement une nouvelle qui sera sans doute dans les journaux du soir : vous êtes servie.. Permettez-moi de vous accompagner à la salle à manger. Nous allons y aller deux par deux. Traversons la bibliothèque, la salle de billard, le salon... (*il la promène autour de la pièce*) Maintenant nous voilà dans la salle à manger. Je vous souhaite bon appétit.

ELLE – Votre calme est effrayant !

LUI – Je suis désolé de voir que mon calme augmente encore votre nervosité... pourtant, au nom du ciel, soyez gentille et ne me gênez pas mon plaisir davantage !

ELLE - Votre plaisir ?

LUI – Il est si grand, si merveilleux, mon plaisir ! Pensez donc, hier, à quatre heures, ici... là... j’ai eu l’incroyable toupet de vous dire que je vous aimais... Vingt-quatre heures ne se sont pas écoulées ...et vous êtes ma maîtresse... et nous avons passé toute une nuit ensemble... et vous avez dormi dans mes bras... et vous voulez m’empêcher d’estimer que le bonheur qui m’arrive est cent millions de fois supérieur à tous les petits ennuis que vous allez avoir !

ELLE - Ah ! Vous êtes admirable !

LUI – Vous êtes bien gentille, mais ne me jugez pas comme ça, le matin au réveil.

ELLE – Vous appelez ça des petits ennuis ?

LUI – Mais oui, croyez-moi bien : de tout petits ennuis.

ELLE - Ah ! Mais, voyons, qu’est-ce que je vais devenir ?

LUI – Ma femme !

ELLE - Vous êtes marié ?

LUI – Moi, non, grâce à Dieu – pas encore.



ELLE - Qu'est-ce que vous avez dit, alors ?

LUI – Je vous ai dit : ma femme – en réponse à votre question. Vous m'avez demandé : « Qu'est-ce que je vais devenir ? » Alors, je vous ai répondu : « Ma femme » - vous allez devenir ma femme !

ELLE - Oh ! Non ?

LUI – Comment, non ? Mais si, voyons !

ELLE - Vous dites ça... sérieusement ?

LUI – Sérieusement, non... je le dis gaiement ! Mais, mon amour chéri, nous y sommes amenés par la force même des choses ! Encore une fois, je vous donne ma parole d'honneur que je ne l'ai pas fait exprès... que je ne me suis pas endormi volontairement, mais je vous jure aussi une chose, c'est que lorsque mon valet de chambre m'a annoncé qu'il était huit heures du matin... il n'avait pas prononcé la deuxième syllabe du mot « heure » que ma décision était déjà prise... et sans l'avoir voulu, vous, mon aimée, vous avez retardé une chose rare et admirable...

ELLE - Quelle chose ?

LUI – Quelle chose ? Mais l'explosion de joie de deux amants nouveaux qui s'éveillent ... et s'aperçoivent en s'éveillant que le Destin les a unis pour la vie ! Vous ne voyez pas, cette nuit, vers minuit, le Destin allant chercher le Marchand de sable et lui disant « Morphée, veux-tu être gentil, viens.. viens m'endormir ces deux types-là... je sens qu'ils vont s'aimer.. et demain matin tu les verras se réveiller, tu verras leur immense joie... tu la verras sourire dans les bras de son amant ! » Souris-moi, enfin, mon amour... et bois à la santé du Destin qui vient de nous unir pour toute la vie ! Ouvre ta petite gueulette... *(Il lui fait boire du café)* C'est bon ? C'est comestible ?

ELLE - Ecoutez...

LUI – Quoi qui n'y a ?

ELLE - Je ne sais pas si c'est parce que je dors encore...

LUI – Mais ?



ELLE - Mais... je n'ai pas l'impression que cela est vrai !

LUI - En effet, c'est trop beau, on n'ose pas y croire.

ELLE - Tout à l'heure, je me suis énervée, j'ai tremblé... j'ai même failli me mettre en colère... mais, à aucun moment, dans le fond, je ne me suis rendue compte de la gravité des choses !

LUI - C'est le sommeil, évidemment, qui en est la cause... On est tous comme ça, on réalise mal..

ELLE - Quand on pense que je suis là.. près de vous... dans cette tenue incroyable..

LUI - Quel souvenir ça va être, ça !

ELLE - ... et que nous parlons presque en souriant, maintenant.. d'une aventure épouvantable.

LUI - Merveilleuse !

ELLE - Quand on pense à ce que nous avons fait..

LUI - Hein ? C'était bien ?

ELLE - Quand on pense à la rapidité de tout cela..

LUI - J'ai été aussi vite que j'ai pu...

ELLE - Taisez-vous ! Quand on pense que vous m'avez peut-être dit la vérité..

LUI - Oh ! Sûrement. Je ne sais pas ce que j'ai dit, mais c'est sûrement la vérité. C'est tellement plus facile !

ELLE - Que je vais divorcer... et que vous allez m'épouser, tout simplement.

LUI - Oh ! Oui, tout simplement. Vous savez, les choses paraissent compliquées ... après, quand on les raconte, parce qu'on les complique en les racontant... mais les choses vécues, pendant qu'on les vit, sont très simples ! Les scènes d'amour... les scènes de séparation... c'est au théâtre qu'on voit ça ! Dans la vie, il y en a très rarement.



ELLE - Vous avez vraiment le sentiment que nous allons nous marier ?

LUI – Oh ! Oui... et l'idée de vous consulter à ce sujet ne me vient même pas à l'esprit ! D'ailleurs, je ne me consulte pas moi-même... je me fie au Destin qui vraiment me favorise trop bien... depuis vingt-quatre heures ! Laissons-le faire, croyez-moi... et mangeons ! Vous ne mangez pas assez pendant les repas, vous. (*Il lui glisse un morceau de biscotte dans la bouche*) Parlez la bouche pleine, c'est un signe d'amour et de confiance.

ELLE - Nous allons vivre ensemble, tous les deux ?

LUI – Oui, nous allons vivre ensemble..

ELLE - Vous ne savez rien de moi... je ne sais rien de vous..

LUI – Tout de même, il y a un petit point sur lequel nous sommes déjà fixés ! Et si, par hasard, vous avez de moi une aussi bonne opinion que moi de vous... l'avenir doit vous paraître assez rose... Mais à propos, on n'a pas parlé de ça... quelle est votre opinion sur moi au sujet de ce que je pense ? Nous sommes seuls, dis-moi ça à l'oreille.

ELLE - Pas mauvaise..

LUI – Pas mauvaise ? Mais c'est magnifique !

ELLE – Ca a une grosse importance, je le sais bien... seulement, il y a tout le reste..

LUI – Quoi ? L'argent ?

ELLE - Oh !

LUI – J'en ai..

ELLE - Je ne pensais pas à ça...

LUI – J'en ai tout de même. J'en ai peut-être un peu moins que ton mari, seulement, moi, je le dépense, ça revient au même. Mon nom n'est pas lourd à porter. Alors..

Si tu veux, faisons un rêve.
Montons sur deux palefrois,



Tu m'emmènes, je t'enlève,
L'oiseau chante dans les bois...

Oh ! Dis, veux-tu ? Faisons ce rêve... et vivons-le ! Pendant quelque temps, tous les deux, nous voyagerons.. sous mon nom, afin que tu t'y habitues... et, un beau matin, un merveilleux matin, je te dirais : « Chéri, veux-tu te dépêcher ! Viens à la mairie... on nous attend, ne soyons pas en retard, comme toujours... »

ELLE - Ca va être un scandale... tout le monde le saura.. il faudra publier les bans..

LUI - Les bans... on s'assoit dessus, d'abord ! Ce qui t'arrive, dans le fond, n'est même pas original : tu changes de mari, et puis voilà tout...

ELLE - Où habiterons-nous ?

LUI - Nous trouverons un rez-de-chaussée dans lequel nous organiserons un grenier ravissant !

ELLE - Oui... mais... voyez-vous qu'il ne veuille pas divorcer ?

LUI - Oh ! Elle a peur ! Merci d'avoir peur ! Il voudra, va, n'aie pas peur..

ELLE - Vous êtes absolument sûr qu'il est tout à fait inutile que je fasse le moindre effort pour arranger les choses ?

LUI - Oh ! Vous n'allez pas recommencer avec cette idée... n'y pensez plus.. et songez donc.. une nuit... une nuit entière ! Un homme peut trouver, au besoin, la justification d'une nuit passée hors de chez lui... mais une femme, voyons... il faudrait que vous trouviez une chose tellement incontrôlable.. que je ne souhaite même pas que vous la trouviez, d'ailleurs. Car, comprenez-le bien, une femme comme vous ne vit pas avec un homme qu'elle peut tromper et à qui l'on peut mentir aussi facilement que cela. Ce serait un encouragement au mal. Dites-vous plutôt que vous avez failli devenir ma maîtresse.. que les circonstances vous en empêchent, que vous devenez ma femme et que c'est bien mieux ainsi. Oui, en un mot, dites-vous bien qu'une femme comme vous ne vit pas avec un cocu... même le sien.

ELLE - C'est vrai... c'est très vrai.. j'allais faire une chose pas bien ! Je ne veux pas être votre maîtresse.

LUI - Il ne faut pas... dépêchons-nous, mais il ne faut pas.



ELLE - Ce ne serait pas digne de moi ! En effet, si je lui mentais.... ou bien il ne me croirait pas... et ce ne serait pas la peine de lui avoir menti... en plus... ou bien il me croirait... et ce serait m'encourager à continuer !

LUI - Puissamment raisonné !

ELLE - Soyons propres..

LUI - Soyons élégants...

ELLE - En dépit même du costume...

LUI - Oh ! Elle a souri ! Enfin ! Sonnez clairons ! Ma maîtresse a souri ! Veux-tu me faire un plaisir ?

ELLE - Je n'hésite pas.

LUI - Un grand plaisir ?

ELLE - Oui.

LUI - Recouchons-nous et refaisons ça ! ... j'entends par là : on se couche, on fait comme si on dormait, on fait comme si on se réveillait.. et on simule l'explosion de joie réelle de deux amants nouveaux qui s'éveillent et voient en s'éveillant que le Destin les a unis pour la vie !

ELLE - Oh ! Toute la vie !

LUI - Allez coucher ! (*Il s'allongent sur le lit dans les bras l'un de l'autre*) Et pour commencer, on dort. On dort comme des gens bien élevés, sans faire de bruit...

ELLE - Comment est-ce qu'on s'éveille ?

LUI - Je suis en train de me le demander, car, en effet, c'est la grande question. Il faudrait trouver quelque chose d'amusant pour se réveiller...

ELLE - Oui... trouve...



LUI – C'est toujours à moi de trouver... *(On frappe)* Ah ! Ah ! Ce n'est peut-être pas mal, ça..

ELLE - Fffff !

LUI – Ca dépend de ce qu'il va dire ! Qu'est-ce que c'est ?

(La voix du mari) – Hé ! Bé ! C'est moi !

ELLE - C'est lui !

LUI – Ton mari ! C'est inespéré ! Une seconde, s'il vous plaît... n'entrez pas !

ELLE - Ca y est !

LUI – Chut ! Ne parles pas !

ELLE - Qu'est-ce qu'il faut faire ?

LUI – File par là.. prends tes vêtements... et disparais. *(Il lui désigne le dessous du lit)*

ELLE - Tu vas le recevoir ?

LUI – Naturellement.

ELLE - Tu vas essayer de nier ?

LUI – Nier ? Oh ! Tu ne me connais pas !

ELLE - Fais attention, il est très violent.

LUI – J'ai mon revolver. Je ne m'en servirais pas, n'aie pas peur.

ELLE - Qu'est-ce que tu cherches ?

LUI – Une carte de visite.

ELLE - Pourquoi ?



LUI – Ca, je ne pourrais pas l'éviter... Seulement, écoute bien : n'écoute pas !

ELLE - Comment ?

LUI – Oui, écoute bien en ce moment ce que je te dis : n'écoute pas ce que nous dirons.

ELLE - Pourquoi ?

LUI – Parce qu'il se peut très bien qu'il y ait entre nous des mots pénibles.. grossiers peut-être – et je ne veux pas que tu en conserves le souvenir. Et puis, dis-toi bien ceci : je t'aime – et fous-toi du reste. Entrez !

(Le mari entre, dans une attitude désespérée)

LE MARI – Vous vous demandez sans doute ce que je viens faire chez vous à cette heure matinale ?

LUI – Ben..

LE MARI – Ou bien, peut-être, à mon attitude, l'avez-vous deviné ?

LUI – Ben..

LE MARI – Ce qui m'arrive.. est effroyable..

LUI – Mais oui..

LE MARI – Epouvantable..

LUI – Mais oui...

LE MARI – Affreux !

LUI – Mais oui, mais oui..

LE MARI – Je ne suis pas encore rentré chez moi !



LUI – Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

LE MARI – Je dis que je ne suis pas encore rentré chez moi !

LUI – Vous n'êtes pas ...

LE MARI – J'ai passé la nuit dehors ! Oui.. J'ai fait la folie... la grande folie... la nouba.. stupide.. insensée... : je me suis saoulé comme un imbécile.. j'ai... enfin, je n'ai pas besoin de vous raconter ce que j'ai fait...

LUI – Non, je vois ça d'ici.

LE MARI – Il vous est facile de l'imaginer ! Alors, je viens vous trouver, vous, vous qui êtes mon ami... qui êtes garçon, pour vous supplier de faire tout au monde pour me tirer de cette aventure !

LUI – C'est moi que vous avez choisi pour ça..

LE MARI – Oui. Tout à l'heure, je suis arrivé jusqu'à la porte de chez moi... j'ai même mis la clef dans la serrure... mais, tout doucement, je l'ai retirée.. et je suis reparti... car, au moment de rentrer chez moi, je me suis aperçu que je n'avais rien trouvé à dire à ma pauvre femme... et que j'allais me dresser devant elle.. comme un grand idiot, sans savoir quoi lui dire.. Je dois vous avouer que j'ai la tête brisée et que je suis complètement abruti !

LUI – Bon.

LE MARI – Comment, bon ?

LUI – Je veux dire par là que vous avez bien fait de ne pas rentrer chez vous à une heure à la fois si tardive et si matinale.

LE MARI – Alors, voilà...

LUI – Voilà quoi ?

LE MARI – Je crois que le plus simple...

LUI – Ah ! Vous avez une idée ? Je croyais que vous veniez me demander conseil.



LE MARI – C'est plutôt un service qu'un conseil. Et je crois que le plus simple est que vous téléphoniez à ma femme tout de suite..

LUI – Non...

LE MARI – Attendez !

LUI – Je veux bien attendre, mais je vous préviens que ce n'est pas aussi simple que vous le croyez.

LE MARI – Attendez une seconde ! Si vous lui disiez que nous nous sommes rencontrés au théâtre hier au soir... que je suis rentré boire un verre chez vous... que j'ai eu une syncope... et que je viens à l'instant de revenir à moi...

LUI – Oui, eh ! Bien non, ça ne va pas.

LE MARI – Il semble pourtant que..

LUI – Non, n'insistez pas... Remarquez que l'idée de la syncope est amusante, mais je ne peux pas téléphoner à votre femme pour lui dire que vous avez passé la nuit chez moi.

LE MARI – Pourquoi ?

LUI – Parce qu'elle ne le croirait pas. Permettez-moi de vous dire que si les choses pouvaient s'arranger ainsi, ce serait trop commode !

LE MARI – Ah ?

LUI – Je veux bien, par amitié pour vous, essayer de vous tirer de ce mauvais pas où vous vous êtes fourré.. mais je ne prêterai pas la main à une combinaison fragile... qui risquerait d'être éventée tout de suite. Ça, je ne le ferai sous aucun prétexte... Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MARI – Pourquoi parlez-vous si bas ?

LUI – J'ai parlé bas ? Je ne m'en suis pas rendu compte... Eh ! Bien, j'ai parlé bas, parce que... Je ne suis pas seul !



LE MARI – Ah ?

LUI - Il n'y a pas que vous ! Et il est, à mon sens, inutile qu'une étrangère soit mise au courant de vos histoires.

LE MARI – En effet. Et, dites-moi... belle fille ou jolie fille ?

LUI - Il m'est difficile d'en parler. Disons, le charme même.

LE MARI – Courtisane ?

LUI - Pas du tout.

LE MARI – Danseuse.

LUI - Non.

LE MARI – Actrice ?

LUI - Aucunement.

LE MARI – Femme du monde ?

LUI - Voilà.

LE MARI – Mariée ?

LUI - Parfaitement.

LE MARI – Dont le mari est en voyage ?

LUI - C'est une idée, ça !

LE MARI – Ça ne fait jamais qu'un cocu de plus...

LUI - N'est-ce pas ?



LE MARI – Et sur le nombre !

LUI - Je suis content de vous l'entendre dire. Ça reconforte.

LE MARI – Ami intime à vous, le mari ?

LUI - Mmmh...

LE MARI – Du coup, il le devient davantage.

LUI - Voilà ! Mais revenons à vous.

LE MARI – Nous en voilà bien loin, c'est vrai.

LUI - Êtes-vous décidé à faire exactement ce que je vais vous proposer ? Parce que généralement les gens demandent des conseils - et puis ils ne les suivent pas !

LE MARI – Moi, je ne suis pas comme ça.

LUI - Alors, que je comprenne bien, vous n'êtes pas du tout rentré chez vous ?

LE MARI – Mais non, pas du tout. Je ne pouvais pas rentrer à moitié.

LUI - Non... je veux dire par là : vous n'avez même pas téléphoné chez vous ?

LE MARI – Non, pas encore.

LUI - Il n'est pas question de le faire. Ne le faites surtout pas. Pensez à la brusquerie du coup de téléphone, pensez à elle !

LE MARI – Pauvre petite ! ... Dans quel état doit-elle être !

LUI - Ah !!!

LE MARI – Qu'est-ce que vous croyez qu'elle a dû faire cette nuit ?

LUI - Quelle drôle de question vous me posez là ! Je n'en sais rien, mon ami.



LE MARI – C'est vrai, vous n'étiez pas avec elle.

LUI - Il me semble ! Mais je pense, néanmoins, que, ne vous voyant pas rentrer vers minuit un quart, elle a dû se mettre sur le balcon pendant une heure.... Le temps de chiper un rhume, et, au bout d'une heure... ou bien elle s'est couchée en se disant : « Ça y est ! »

LE MARI – Oh !

LUI - Ou bien elle a téléphoné à tous les postes de police de Paris, à toutes les préfectures de France... à la morgue, même...

LE MARI – Ah, pauvre petite malheureuse !

LUI - Et c'est en pensant à elle, voyez-vous.. à la femme infiniment délicate et charmante qu'elle est... que je me permets de vous dire : « N'employons pas un moyen grossier comme votre histoire de syncope... ne la traitons pas comme une petite provinciale bête.. donnons -nous la peine, enfin, de lui éviter à la fois le chagrin... et une mortification ! » L'excuse que nous allons, ou plutôt que je vais trouver... car je vais la trouver.. il faut qu'elle puisse la croire ! Il faut même qu'elle ne puisse pas ne pas la croire ! Dans ces conditions-là, mon rôle alors n'est pas le rôle d'un complice... il devient un rôle d'ami... et il ne me déplaît pas de le remplir !

LE MARI – Comme vous parlez facilement le matin, vous... c'est épatant !

LUI - C'est que je suis avocat...

LE MARI – C'est vrai, je l'oublie toujours.

LUI - Même quand vous avez des procès !

LE MARI – Maintenant, je m'en souviendrai !

LUI - Je vous y ferai penser, au besoin. Mais, dans cette affaire-là, je veux, pour vous, un acquittement... ou alors je ne m'en mêle pas.

LE MARI – Mais, mon cher Maître, je me fie entièrement à vous.



LUI - Eh ! Bien, mon ami.. il n'y a qu'une solution... il n'y en a pas deux !

LE MARI – Laquelle ?

LUI - Attendez... C'est un procédé d'avocat, ça... je dis qu'il n'y a qu'une solution pour que vous n'hésitez pas à l'adopter.

LE MARI – Mais vous ne savez pas encore laquelle ?

LUI - Non, pas encore. Je la cherche en ce moment. Donnez-moi deux minutes.

LE MARI – Voulez-vous me permettre de vous poser une petite question ?

LUI - Allez-y.

LE MARI – Quelle est votre tasse ?

LUI - Ma tasse ? Voyons, j'étais là.. c'est celle-ci.

LE MARI – Alors, celle-là... c'est celle de la dame qui est là, à côté ?

LUI - Oui. Qu'est-ce qu'elle a d'extraordinaire ?

LE MARI – Oh ! Elle n'a rien d'extraordinaire, seulement, comme je crève de soif et de faim, je voulais vous demander si vous ne trouvez pas justement extraordinaire, vous, que je boive dans la tasse de cette dame.

LUI - Heu... non, dans le fond, je ne trouve pas ça extraordinaire.

LE MARI – Comme ça, je vais peut-être savoir ce que cette charmante dame pense de vous.

LUI - Vous me le direz, vous serez gentil.

LE MARI – Je vous le promets. Et maintenant, je suis sérieux et je vous écoute.

LUI - Alors, je vais vous poser une dernière question. Quelle raison aviez-vous donné à votre femme pour sortir sans elle hier au soir ? Un beau mensonge, hein ?



LE MARI – Je lui ai dit que j'avais rendez-vous avec un Américain du sud.

LUI - Et l'Américain du sud, naturellement...

LE MARI – C'est une ravissante poupée.

LUI - Eh ! Bien alors, comme je vous le disais, il n'y a qu'une solution. La voici. Est-ce que par hasard et par bonheur, vous auriez en province, pas trop loin de Paris, un parent ou quelque chose d'approchant ?

LE MARI – Oui.

LUI - Qu'est-ce que vous avez ?

LE MARI – J'ai une vieille tante à Orléans.

LUI - Admirable !

LE MARI – Vous ne diriez pas « admirable », si vous voyiez la gueule qu'elle a !

LUI - Oui... mais elle nous sauve - alors qu'importe le flacon ! Voyons... Orléans.. Orléans...

LE MARI – Superbe cathédrale...

LUI - Oui.. et la tante aussi... car vous avez un train qui part de Paris-Quai d'Orsay à dix heures trente-deux.. et qui vous met à Orléans-Les Abris à midi cinq. C'est inespéré.

LE MARI – Qu'est-ce que vous dites ?

LUI - Suivez-moi bien. A midi et quart, vous voilà donc à Orléans. Vous sortez de la gare et vous allez directement à la poste..

LE MARI – Rue Grande...

LUI - Ne m'interrompez pas... Vous allez à la poste, vous demandez la communication téléphonique avec Paris, avec votre femme... Au bout de vingt minutes, vous l'obtenez.. et vous lui dites ceci : « Je te téléphone d'Orléans, ma chérie, car je t'ai menti hier; il n'y



a pas d'américain du sud. Voici la vérité. J'avais reçu hier matin une dépêche d'Orléans m'annonçant que ma pauvre tante était au plus mal, et je n'ai pas voulu te le dire.. J'ai pris le train pour Orléans. Je suis près de ma tante qui n'est pas morte, mais qui ne vaut guère mieux.. Je la soigne... Je te tiendrai au courant, par dépêche, de son état de santé... »

LE MARI – Oh ! Ce n'est pas bête, ça !

LUI - Attendez, attendez... Et pendant deux jours, matin et soir, vous envoyez à votre femme des dépêches de plus en plus rassurantes de madame votre tante... et enfin, mardi soir, elle reçoit de vous un dernier télégramme ainsi conçu : « Tante définitivement hors de danger, serai Paris demain. Tendresses. Gaston. » Et comme ça, vous êtes sauvé !

LE MARI – Oui, malheureusement, je ne peux pas faire ça !

LUI - Pourquoi ?

LE MARI – Parce qu'elle n'y comprendrait plus rien.

LUI - Mais pourtant..

LE MARI – Votre idée est magnifique, mais le dernier mot gâte tout.

LUI - Le dernier mot ?

LE MARI – Oui. Je peux aller à Orléans, je peux télégraphier à ma femme deux fois par jour... mais, mais je ne peux pas signer mes dépêches : Gaston.

LUI – Pourquoi ?

LE MARI - Parce que je m'appelle Gustave !

LUI - Pardon. Excusez-moi. Alors, signez Gustave ! Ça va, comme ça ?

LE MARI – Ça va.. heu.. enfin.. ça peut aller, bien sûr... mais au fond, est-ce bien nécessaire que j'aille pendant deux jours à Orléans ?

LUI - Comment ? Mais..

LE MARI – C'est que je vais me raser terriblement, là-bas !



LUI - Ah ! Ça, c'est bien possible, mais que voulez-vous, tout se paye ! Ne pensez pas qu'à vous, mon cher, pensez à elle... *(Dans son emportement, il désigne l'emplacement où ELLE est cachée)*

LE MARI – Qu'est-ce que vous me montrez là ?

LUI - Votre femme.

LE MARI – Ma femme ? ! ? ! ? !

LUI - Dame ! Où habitez-vous ? Quand on sort de chez moi, pour aller chez vous... est-ce qu'on va par là, ou par là ?

LE MARI – On va par là...

LUI - Voilà pourquoi j'ai fait ce geste. Et je le répète... pensez à elle, à votre malheureuse petite femme qui est en train de pleurer chez vous et dites vous bien qu'il ne faut pas que le moindre doute subsiste dans son esprit. Or, jamais elle ne pourra admettre que vous vous soyez infligé un sacrifice pareil.. Orléans, deux jours, uniquement pour la ménager ! Quand on fait un mensonge, il faut le soigner, croyez-moi.

LE MARI – Oui, oui... il faut le rendre vraisemblable, c'est très juste.

LUI - Et ainsi, c'est un hommage que l'on rend à la personne que l'on trompe. Alors, c'est décidé ? Vous disparaîsez jusqu'à mardi ?

LE MARI – Oui.

LUI - Allez, hioup !

LE MARI – Et puis vous savez, ma vieille tante va être bougrement contente de me revoir. Il y a neuf ans que je ne l'ai pas vue !

LUI - Neuf ans ! Quel âge a-t-elle ?

LE MARI – Quatre-vingt-quatre ans !

LUI - Elle a quatre-vingt quatre ans - et elle ne vous a pas vu depuis neuf ans ? C'est inespéré ! Votre arrivée va lui foutre un coup, elle peut en mourir... et là, vous êtes sauvé !



LE MARI – Ce serait trop beau. Ne demandons pas l'impossible !

LUI - Allez... à la gare ! (*Il accompagne le mari à la porte*) Viens, mon amour - la voie est libre.. Il est parti !

ELLE - Il est parti ? Alors, alors ... nous avons toute la vie devant nous ?

LUI - Tu n'as pas écouté ! Que tu es gentille... Nous avons mieux que ça, mieux que toute la vie !

ELLE - Mieux que toute la vie ?

LUI - Oui, nous avons deux jours ! Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'il y a ? Oh ! Non.. Pardon.. J'avais cru bien faire... Chérie... Pardon... ça m'a échappé..

ELLE - Eh ! Oui..

LUI - Pardon, pardon...

ELLE - Nous l'avons fait, le rêve !



LA BALADE DU GRAND MACABRE

Maud Narboni - Nekrozotar
François Cottrelle - Videbolle
Pol Tronco - Porprenaz
Crieuse – Moana Brigitte Louis

CRIEUSE –

Quel est donc, dedans la plaine,
Ce grand bruit, qui vient jusqu'à nous ?
On dirait un bruit de chaînes,
Que l'on traîne, que l'on traîne,
Que l'on traîne sur les cailloux.

Quel est donc sur la rivière,
Ce grand bruit qui vient jusqu'ici ?
On dirait un bruit de pierres,
que l'on jette, que l'on jette,
Que l'on jette dedans un puits.

C'est le Grand Lustucru qui passe,
C'est le Grand Lustucru qui mangera,
Tous les petits gars qui ne dorment guère,
Tous les petits gars qui ne dorment pas.

L'Angélus sonne sur Balanches,
Un pigeon tombe du clocher,
Quel est donc ce bruit de branches,
Que l'on traîne, que l'on traîne,
Que l'on traîne sur le plancher ?



C'est le Grand Lustucru qui passe,
C'est le Grand Lustucru qui mangera,
Tous les petits gars qui ne dorment guère,
Tous les petits gars qui ne dorment pas.

C'est le Grand Lustucru qui passe,
Et ce soir, c'est moi qu'il vient chercher,
Moi, ce soir, parce que je ne dors guère,
Moi, ce soir, parce que je ne dors pas.

(Le Grand Lustucru, Luciano Berio & Cathy Berberian)

Alarme ! Il arrive, il est arrivé ! Qui ? Le fantasmagorant, le coupe-ficelles, le croque-vivants, le désossé, l'histrions des derniers jours, le montreur de cataclysmes, l'ordonnateur du Grand Raffut, le maitre des asticots, le dégonfleur de panses, l'équarrisseur fatidique, l'étouffeur, le carbonisateur, le pulvérisateur, l'échaudeur, l'écorcheur, l'émusculateur, le broyeur... Il vient celui que nul n'attend.

Accourez, contemplez, admirez... On prend ses places... A minuit le théâtre flambera, explosera, croulera, et rien ne sera plus grandiose !...

Venez, jeunes et vieux, sages et fous, riches et pauvres, faibles et puissants, méchants et bons, beaux et vilains, malins et bêtes : On peut apporter ses provisions et ses objets de piété.

Venez voir ce qui ne s'est jamais vu et ne se verra plus. On ne joue qu'une fois.

Venez avec vos remords, vos reliques, vos testaments, vos pots de chambre, vos ors et argents. Il est arrivé ! Qu'on le dise. Mouchez-vous, torchez-vous. On va commencer. On commence. Accourez et confondez-vous fraternellement dans le Val de la Frousse. Il y a place pour tous, il y a également place pour tous; il n'y aura ni premiers, ni derniers, je le garantis.

Alarme ! Il est arrivé !... Qui ?... Le macabrant, le baladant, le malodorant, le désarmant, l'affligeant, l'épouvantant, le déflagrant, l'écartelant, le réfrigérant, le décomposant, l'abolissant, le craquelant, l'engloutissant Nekrozotar qui vous va mettre dans son sac à marionnettes, voire dans son moulin à saucisses : Nekrozotar, unique en son genre, infaillible, aux références incroyables, au doigté prodigieux, au record imbattable !



Que les incroyables sceptiques et gens de mauvaise foi lèvent le nez : ils verront son enseigne. Mais vous verrez d'autres merveilles avant qu'il soit minuit !...

Alarme !... La représentation peut commencer...

NEKROZOTAR - Arrière !

PORPRENAZ - Volontiers.

NEKROZOTAR - A genoux !

PORPRENAZ - Les jambes me manquent.

NEKROZOTAR - A plat ventre !

PORPRENAZ - J'y suis, encore que mon ventre soit rond.

NEKROZOTAR - Tremble !

PORPRENAZ - Sans effort.

NEKROZOTAR - Bafouille !

PORPRENAZ - Comme à mon habitude.

NEKROZOTAR - Demande pardon !

PORPRENAZ - Grand homme grand, personnage tombé de la Lune, roi du Carême, votre Hauteur, votre Maigreur, votre Laideur, pitié du ver de terre que votre éperon menace. J'eus des visions et partant des audaces. Comblé d'aérolithes, je vis un arbre musicien et je voulus faire la cueillette des cloches, attrapant une botte et récoltant un homme qui est un dieu ou quelque chose de l'espèce. Si dans mon émotion je bleuis alors la fissure de votre Transluciblafardité, ce fut par bonté et par humain devoir. Et j'implore grâce, moi, très humble Porprenaz, inspecteur et goustateur des vignes et des houblons de la principauté de Breugellande.

NEKROZOTAR - Befître ! Debout ! Es-tu heureux de vivre ?

PORPRENAZ - Immensément.



NEKROZOTAR - Tu mourras.

PORPRENAZ - Je le sais de bonne part.

NEKROZOTAR - Ton ventre éclatera.

PORPRENAZ - Il en jaillira un puissant parfum de bière.

NEKROZOTAR - Tu n'auras plus faim et tu seras mangé.

PORPRENAZ - Les vers se régaleront à ce morceau.

NEKROZOTAR - Tu n'auras plus soif et le sable te boira.

PORPRENAZ - Halte ! Que chantez-vous ? Plus soif ? (*Indigné*) Monseigneur, vous parliez de mort et non de châtement. La soif est torture aux damnés. Or, je suis un parterre de vertus. (*Il se fâche.*) Avez-vous vu les façons justicières de cet épouvantail; avez-vous entendu ce langage solennel ? (*Menaçant*) Mon ami, j'appartiens à une race héroïque. Pour vos paroles sans charité, je vais vous donner l'avant-goût de cette mort.... (*Il retrousse ses manches*)

NEKROZOTAR - Porprenaz, il n'est plus l'heure des passions. Sois sans fermentation. J'ai énoncé une amère, forte vérité.

PORPRENAZ - (*Désarmé*) Que je mourrai ? Bien sûr.

NEKROZOTAR - Que tous mourront qui naquirent.

PORPRENAZ - Bien sûr. Le dernier paysan sait cela.

NEKROZOTAR - Nul ne sait quand.

PORPRENAZ - Il vaut mieux. Mais le sauriez-vous des fois ?

NEKROZOTAR - Ce jour-même, à minuit.

PORPRENAZ - Je trépasse à minuit ?



NEKROZOTAR -Toi.... Tous... Tout.... Tout ce qui a chair, plumes, poils, arêtes, tout ce qui respire dans la principauté de Breugellande.

PORPRENAZ - Saperlotte. Et vous ?

NEKROZOTAR -Hélas !

PORPRENAZ - Quelle calamité s'annonce ? Ami, vous semblez taciturne. Que cachez-vous ? ConteZ-moi votre souci.

NEKROZOTAR -Sous l'azur inaltéré repose la Nature dans sa félicité et les hommes vont leur petit chemin bonhomme. Mais quand les ténèbres seront à point, apparaîtra l'astre terrible que nul n'attend. A feu et à sang, la Création s'effondrera dont il ne restera que des escarbilles.

PORPRENAZ - Magistralement dépeint. Peut-être cela se produira-il bien une fois ?

NEKROZOTAR - Cette nuit encore. C'est chiffré dans les étoiles.

PORPRENAZ - Devant une telle conviction, je m'en vais payer ma dette aux taverniers.

(Il va pour sortir)

NEKROZOTAR - J'ai besoin de toi; tu es épais et docile.

PORPRENAZ - A qui ai-je l'honneur, enfin ?

NEKROZOTAR : Je m'appelle Nekrozotar.

PORPRENAZ : Et d'où sortez-vous, porteur d'un nom pareil ?

NEKROZOTAR : De ma demeure, ce sépulcre.

PORPRENAZ : (*ahuri*) Etrange sire qui loge dans un tombeau et qui n'est pas mort !

NEKROZOTAR : Ni un mort ni un vivant. Entre dans ce tombeau, puisque je te confère le titre de domestique, et me rapporte les accessoires que tu y trouveras, nécessaires à mes exercices prochains.



PORPRENAZ : J'obéis à l'autorité de ce regard.

NEKROZOTAR - Valet, ramasse ces accessoires. Equipe moi.

PORPRENAZ - Ce rond de chapeau en cuir bouilli, il vous donne un air conquéreur, hé ! Et cet interminable manteau, quelle coupe et quel drapé ! Il vous allonge encore. Et cette trompette, prenez et en jouez avec talent ! Reste ceci qui est familier aux campagnards. Pas un emblème, je gage ? Je préfère vous voir jouer de la trompette.

NEKROZOTAR - (*qui s'est emparé de la faux et se met à faucher à grands coups*)

Précisément !

PORPRENAZ - Le vilain geste ! Pitié pour les coquelicots, les pissenlits, les herbes potagères ! Le geste cruel, fi ! Quels services vous rendriez à l'époque des moissons ! Cessez ! Ce geste doit signifier - hé ! - si j'ai bonne mémoire...

NEKROZOTAR - Ce geste, ce geste ? Le geste dernier, le geste absolu; le plus souverain geste puisqu'il fait tomber les sceptres. Qui suis-je ? Qui est celui qui trace ce geste ? Le fait universellement, irréfragablement ? Qui ?

PORPRENAZ - Un magnifique acteur que je voudrais voir sur un théâtre.

NEKROZOTAR - Qui suis-je sur le sempiternel théâtre du monde ?

PORPRENAZ - (*Perdant la tête*) Bé... une faux ? Bé... une trompe ? Bé... des cloches ? Et cette face osseuse ? Et ces orbites vidées ? Et cette mâchoire ? Je devine bien. Vous êtes quelqu'un de considérable et de trop peu considéré. Et tout l'honneur me revient. (*Se met à genoux*) Non, je ne dirai pas qui vous êtes. Que votre Seigneurie me pardonne. Qu'elle écoute ma supplique. Voyez mes pleurs ! Grand Sire, grand Macabre, grand justicier, grand échalas, grand moissonneur, j'embrasse vos semelles et je m'humilie et je vous demande de point détruire ni les bons hommes de Breugellande, ni leurs commères, ni leurs jeunes. Que je sois la victime expiatoire, l'holocauste, le pigeon du sacrifice ! Trucidez-moi et laissez-les vifs !

NEKROZOTAR - Fauchés seront, trétous fauchés et périront.

PORPRENAZ - Ou ne fauchez que les mauvais. Laissez vivre les doux et les rieurs !

NEKROZOTAR - Fauchés seront, les mauvais et les bons.



PORPRENAZ - Laissez les enfants !

NEKROZOTAR - Fauchés seront, les enfants et leurs poux.

PORPRENAZ - Qu'au moins survivent les deux amants, les amants si beaux, si chaud.

NEKROZOTAR - Fauchés seront, par la volonté du Très-Haut lassé dans sa patience. Je suis son exécuteur que rien n'attendrira. Je fus l'ange du Bien chassé au sein des villes et qui s'en alla gémir dans un sépulcre. Puis, je dormis d'un séculaire sommeil et m'éveillai l'ange du Mal, mon habit de bonté transformé en tunique de haine. Or, l'haleine des corrompus monta jusques au Ciel et fit suffoquer Dieu sous son baldaquin. Et Dieu, du poing droit, lança un brandon de vengeance. Je l'entends crépiter. Que tombe la nuit, la dernière, qui sera celle de mon entrée triomphale dans la cité hargneuse ! Un cheval, qu'on me donne un cheval !

PORPRENAZ - Monseigneur, les chevaux sont allés... se confesser.

NEKROZOTAR - Un cheval.

PORPRENAZ - Voulez-vous que j'aïlle voir alentour ? Peut-être trouverai-je un âne bienveillant. *(Il veut sortir)*

NEKROZOTAR - Tricheur ! Le cheval, c'est toi - et l'âne, c'est toi encore. Tu porteras ma vieillesse. *(Il grimpe sur le dos de Porprenaz)*

PORPRENAZ - *(Hennit de peur)* Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî..

NEKROZOTAR - Aiüe ! Fume, écume, renâcle, animal ! Place, place au Grand Macabre ! Ebranlez les bourdons, dressez les catafalques, allumez les cierges, trempez les goupillons, grincez des dents, pleurez du sang, mâchez des cendres, dévorez-vous, embrasez-vous, allez à gauche, allez à droite, allez en haut, allez en bas, brûlez l'encens, vessez vos âmes ; je vous apporte la joyeuse nouvelle : Voici la fin des temps ! Le monde, le vieux monde va périr ! Hiüe !

PORPRENAZ - Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî.. Hî..

(Nekrozotar brandit sa faux et pousse des clameurs rauques, dans le bruit des cloches entrechoquées. Après avoir sauté sur place, l'ivrogne e précipite vers le fond, emportant le cavalier délirant. On entend encore la trompette sonnante le Dies irae puis le silence tombe)



PORPRENAZ - Place !

NEKROZOTAR - Stoppe, cheval ! Tu as bien trotté. Cette barbe à quatre pattes, est-ce bien lui ? Rampe, chien savant !

VIDEBOLLE - Ami ! Porprenaz, je te retrouve ! Explique ? Je suis chien ? Dois-je japper ?

PORPRENAZ - Je suis bien devenu cheval. Obéis à sa Toute-Puissance, malheureux.

NEKROZOTAR - Quel est votre métier, s'il vous plaît, que je vous l'entende vanter ?

VIDEBOLLE - Philosophe assermenté de la principauté de Breugellande.

NEKROZOTAR - En quoi consiste ?

VIDEBOLLE - A réfléchir en lieu et place des citoyens qui ne doivent contracter cette habitude.

NEKROZOTAR - Et encore ?

VIDEBOLLE - A déclarer que tout est bien et ne pourrait être mieux.

NEKROZOTAR - Et ensuite ?

VIDEBOLLE - A prédire les évènements agréables exclusivement et à expliquer agréablement les évènements désagréables qui pourraient survenir.

NEKROZOTAR - Est-ce tout ?

VIDEBOLLE - A inspecter le ciel, à lire à livre ouvert dans cette obscurité, à fabriquer les horoscopes, à surveiller la fin du monde toujours possible.

NEKROZOTAR - Et enfin ?

VIDEBOLLE - A composer le grand almanach perpétuel de la principauté, revu, corrigé et augmenté, avec les phases de la lune, le beau temps et le mauvais, cum privilegio.



NEKROZOTAR – Vous oubliez.

VIDEBOLLE - Capitalement.. Je suis aussi historien et j'écris la chronique glorieuse du règne de notre prince et mon maître Sire Goulave régnait en Breugellande ne fut pas naguère le pays de Félicité imaginé par les poètes, mais que Breugellande est devenu ce pays présentement, par la sagesse de ses ministres. Je résume, votre Honneur... Philosophe, astronome, astrologue, devin, historien, chroniqueur; c'est beaucoup pour un seul homme... Et bien mal payé. Trois cent soixante-cinq florins l'an !

NEKROZOTAR - Tu es Videbolle ? Oui. Je suis..

VIDEBOLLE - On sait... On sait... Quel honneur !

NEKROZOTAR - Tu m'attendais, n'est-ce pas ?

VIDEBOLLE - Je me doutais qu'un de ces jours...

NEKROZOTAR - Je te félicite, toi qui fus le seul dans Breugellande à pronostiquer l'heure de ma venue. La comète vogue ! Elle est déjà visible. Le système craquera exactement comme... Nul n'a donc lu ton almanach ?

VIDEBOLLE - Quel succès ! Je suis ému.

PORPRENAZ - La postérité t'élèvera une statue.

NEKROZOTAR - Raisonnement de cheval ! Je t'admire en plus, philosophe, pour ta digne attitude devant la déconfiture imminente.

VIDEBOLLE - Ce n'était donc pas tout de prédire, il faut périr aussi ? Allah, voici le dénouement que j'implorais ? Mais sera-ce fort douloureux ?

NEKROZOTAR - Bah non. Pas même l'espace d'un amen.

VIDEBOLLE - La bonne fortune !

PORPRENAZ - Hî.. Hî.. Hî..

VIDEBOLLE - Que dis-tu, mon gros ?



PORPRENAZ - J'exprime chevalement mon plaisir de te voir heureux.

VIDEBOLLE - Merci ! Nous allons fêter ce veuvage et notre excellent trépas. Attends, mon bedon !

(Il va chercher de quoi boire à la cave)

PORPRENAZ - Quels instants nous vivons, mon maître. Tout en rouge ! Nous sommes rouges, et nos faces, nos mains. Rouge donne soif, c'est la teinte du feu. Grand Macabre, de telles comètes, on n'en fait plus. Permettez-vous que j'aille voir à la rue si elle est sur le bon chemin, et si le nez des patrons d'auberge est rouge aussi, de ce rouge universel ?

NEKROZOTAR - Grossier homme, dont l'âme prête à l'envol a de si bas soucis ! Ouvre cet almanach ! Me relis la prédiction !

PORPRENAZ - J'y suis, Monseigneur. Recette pour accommoder le lièvre. Pardon. Voici, Monseigneur. Comment à volonté avoir des filles ou des garçons. Lapsus... avec cette lumière. Ecoutez Monseigneur :

« Quand la comète naviguera
L'Antéchrist se trimbangera
En Breugellande et tout fera
Mourir par ce dies illa... »

Ce sont des rimes rimantes de mon compaing Videbolle. Il a du talent. Bien de prescience ! *(Videbolle sort de la cave avec le vin)* Tenez, il a prévu nos désirs même. Cœur dévoué !

VIDEBOLLE - Pour les moribonds que nous sommes, ma bidouille bien-aimée.

PORPRENAZ - Prenons ce viatique, ma tendre barbiche.

VIDEBOLLE - Notre trépas sera romain. La main dans la main.

PORPRENAZ - Nos corps arrosés par le dedans resteront frais et roses.

(Ils boivent.)

NEKROZOTAR - Astronome, où se juche notre comète ?



VIDEBOLLE - Tourne fou, saute, et prends le mors aux dents !

NEKROZOTAR - A Diüe ! Belzebuth t'enfourche ! Détale, cavale, rue ! Bondis au gouffre, au diable, au gouffre plein de de diables ! A la moutarde !

PORPRENAZ - L'écurie enfin ! Le valeureux trouve sa récompense. Ah Messire cavalier, mes soufflets... *(en désignant ses poumons)*

NEKROZOTAR - Délibérons. Je suis content de vous, mes compères. Bien couru, bien gelé. Voilà du zèle. Ici, repos avant la bataille. Les riches décombres que fera bientôt ce Palais. Où reste le Prince de ce pays condamné ?

VIDEBOLLE - Sauf votre respect, je crois que, souffrant des boyaux, il est allé réfléchir en un endroit où les princes vont sans escortes.

PORPRENAZ - Sur un trône. Or çà, Cavalcadeur magnanime, qu'allons-nous faire en attendant le cruel minuit à l'horloge ? Encore du carrousel ?

VIDEBOLLE - Votre Honneur, admirez la table que je fis dresser pour vous, considérant que les émotions creusent et qu'il convient de prendre des forces pour rondement chamberder.

NEKROZOTAR - Je vécus d'orties et d'eau morne. Non, tout cela n'est que corruption. Mais je veux m'asseoir avec vous qui avez droit à ce repos, êtres charnels.

VIDEBOLLE - Ainsi, je vous souhaite bon appétit. Maître, ne pensez-vous pas qu'en ces ultimes instants il nous faut aussi prononcer des paroles définitives ?

PORPRENAZ - Je m'y prépare.

NEKROZOTAR - Oui, les compères, et des paroles qu'on ne m'imprimera pas. Savez-vous quelle inscription se trouve gravée sur ma faux ? « Je fais plus que je ne dis »

VIDEBOLLE - Mémorable ! Cette phrase se trouve aussi gravée sur le glaive du bourreau. Gardez silence, notre Maître. Rien de plus éloquent. Et nous aussi, ou n'énonçons que des propos essentiels. A notre santé !

PORPRENAZ - Bacchus nous garde en déraison. Ô bonté des vignes !



VIDEBOLLE - Ô jus transfigurateur !

NEKROZOTAR - S'il vous plaît, ce breuvage possède-t-il les qualités que vous dites ?

VIDEBOLLE - C'est le vin princier. Goûtez et crachez, vous en aurez le museau ravi. (*Il verse*)

NEKROZOTAR - Tant de froidure couve en mes os que je veux boire de ce philtre transfigurant. (*Il boit*) En vérité, mon squelette se dégèle.

PORPRENAZ - Et remarquez, Excellence, que cette boisson fut mûrie par le regard d'une comète, qu'elle bonifia dans une crypte obscure.

NEKROZOTAR - J'en reboirai, par la mordieu ! Versez ce remède contre le frisquet et la taciturnité. Mon vieil ami Noé aussi avait une vigne.

VIDEBOLLE - Qu'il reçut du Seigneur. La vigne seigneuriale, les Ecritures en parlent ! Sire Macabre, vous devez être un prodigieux témoin, et comme vous pourriez conter l'histoire, si mal écrite. Quel dommage que vous restiez si taiseux par cette nuit unique !

NEKROZOTAR - Taiseux suis-je. Discourir est une vanité encore. (*Il s'accoude*) Ma mémoire s'écaille. Et il me faut concentrer toutes mes forces d'esprit en vue du terrifique fauchement; il me faut brasser ma tristesse, la tristesse de devoir accomplir une œuvre si néfaste.

PORPRENAZ - Ne vous affligez pas. La fin du monde, c'est Dieu qui la veut. Non vous.

VIDEBOLLE - Sommes-nous tristes, nous autres ? Nous restons réjouis de rencontrer le génie sans âge ni limites qui connut Noé, et sa vigne. A propos, comment mourut-il, Noé ? (*Il boit*)

NEKROZOTAR - Il fit comme vous faites, et murmura : à votre santé !

PORPRENAZ - Spirituel Macabre ! Vous avez la réplique bien vive, malgré votre antiquité. Mourons comme le père Noé. A votre Santé !

NEKROZOTAR - Mon crâne s'éclaire. Je revois à présent bien des épisodes, où je fus. Tenez, le premier ménage. Je fermis les yeux au pauvre Adam.



VIDEBOLLE - Il y a longtemps ?

NEKROZOTAR - Le malheureux ne compris jamais rien à son avatar. Pourtant, il mourut satisfait d'être délivré de la vie conjugale. Oh ! La pute.

PORPRENAZ - Eve ?

NEKROZOTAR - Qui ne donna pas seulement naissance à l'humanité, mais à Bâton, Fouet, Balai, lesquels eurent une descendance nombreuse. Eve buvait énormément dans ses vieux jours.

VIDEBOLLE - Quelles révélations entendons-nous là ? Si je ne devais pas rendre l'âme tout à l'heure, j'écrirais ces merveilles.

PORPRENAZ - Vous en avez dû voir bien d'autres ?

NEKROZOTAR - Des hommes... des empires... (*Il boit*) Je mis le feu à Sodome et Gomorrhe. Je démolis Babel, la hautaine tour. Je façonnais le noeud de Judas.

VIDEBOLLE - Encore, dites ?

NEKROZOTAR - Je tendis la cigüe à Socrate, le poignard à Néron. Mahomet me rendit des comptes. J'en passe. Poussières. Poussières. Poussières impériales, tyranniques, philosophiques...

PORPRENAZ - Poétiques, ecclésiastiques, rhétoriques, militaires, doctorales, érotiques, vénales.

VIDEBOLLE - Démagogiques, démocratiques.

NEKROZOTAR - Aristocratiques, esthétiques. (*Il se lève et tape sur la table*) Poussières ! Poussières ! Le vent emporte... J'ai soif. Toute cette poussière irrite la gorge.

PORPRENAZ - Ceci vous fera la gorge velouteuse. A la santé du monde agonisant !

VIDEBOLLE - A celle d'Adam, de Noé, de Socrate... et de tous les autres du nécrologue !

NEKROZOTAR - ça me plombe les moelles, me rajeunit de vingt siècles. Par le Calvaire, je suis voyant et clairvoyant ! Les souvenirs arrivent en troupe. Je me rappelle les approches



de l'an mille. Famine, peste et guerre battaient leur plein quand la fête fut remise, mystérieusement. J'eus ma revanche sur mer, à quelque temps de là, en ameutant les cyclones qui anéantirent l'invisible Armada. Oui, j'aime le beau travail.

VIDEBOLLE - Je bois à votre conscience professionnelle. *(Il boit)*

PORPRENAZ - A votre incomparable savoir-faire. *(Il boit)*

NEKROZOTAR - Vous en jugerez tantôt, de mon savoir-faire ! Ah ! L'ai-je attendue, cette fin de notre stupide boule, tout en redoutant la fatigue de l'entreprise.

VIDEBOLLE - Parlons-en, tant qu'il est encore temps, de cet astre ridicule.

NEKROZOTAR - Que je ricanerai, du fond des espaces, quand je verrai cette médiocre étoile noircie allant sans feux à la dérive !

PORPRENAZ - Quelle vision ! Pourtant, admettons que tout n'y était pas si vain, sur cette planète. Il y a Breugellande, notre patrie.

NEKROZOTAR - Il y a Breugellande, au temps que les bêtes parlaient.

(Un violent coup de tonnerre retentit.)

VIDEBOLLE - Contenez-vous, Messieurs les Tempestueux, il n'est pas l'heure.

NEKROZOTAR - Les aquilons se préparent. A tantôt foudre, éclairs, trombes, grêlons... Je disais ?

PORPRENAZ - Breugellande.. Etait-ce le véridique pays de lait et de miel, de plaisir et de joliesse dont on ne sait ce que chantent les rhapsodes caraméliques.

NEKROZOTAR - Certes, mes agneaux. Et j'y passai mes plus chers jours à fainéanter. L'habitant n'avait d'autre souci que de soigner sa bedondaine et dormir au soleil, les jambes ouvertes et la tête à l'ombre. Les alouettes vous tombaient rôties dans la bouche et les poulets couraient déplumés, cuits et saucés. Les tartes poussaient sur les toits et les fontaines versaient le cidre et l'hypocras. S'il y pleuvait, c'était pluie de truffes, raisins secs ou marrons glacés. Et la seule activité des benoîtes gens consistait à prohiber toute réflexion, à danser ventre à ventre au son des cornemuses, à jouer aux boules, à tirer à la perche, à fumer de longues pipes, à goûter les bières et les vins, à mastiquer, à digérer et à recommencer. Ceux qui ne dormaient pas riaient et ceux qui ne riaient pas dormaient.



Quant aux jeux de l'amour je ne m'en souviens pas, mais ils étaient incessants, variés et sans hypocrisie. Nul ne thésaurisait, ou ne besognait ou n'enviait son semblable. De race plus pacifique, mieux portante, plus ornée, il n'en fut jamais ! Et quel roi la gouvernait, tenant une fourchette et non un sceptre ? Goulave l'ancien, à cheval sur un tonneau, chantonnant sans arrêt et dictant des proverbes aux sages hommes de son conseil, des conseillers étendus dans l'herbe fleuries, avec des coccinelles dans la barbe !

(Videbolle et Porpenaz pleurent à chaudes larmes)

PORPRENAZ – Ô déchirement ! J'en reste inconsolable. *(Il boit)*

VIDEBOLLE – Pleurons, pleurons sur ces splendeurs abolies. *(Il boit)*

NEKROZOTAR – Pleurez, mes frères ! En cet éden floral, potager, aux senteurs culinaires, où les quatre saisons faisaient éclore de nouveaux plats sans cesse, on ne rencontrait de maigres, ni de grincheux, ni de malades, ni d'envieux, ni d'horloges, ni de livres, ni d'écoles, ni de prêtres, ni de temples, ni de casernes, ni de soudards, ni de fiscaux, ni de garde-villes, ni de corvées, ni de prisons, ni de juges, ni de potences, ni de comptoirs, ni rien, rien qui ne fut naturel et raisonnable. L'oiseau était chez lui dans l'air, le poisson dans l'eau, et l'homme sur son derrière. Les anges passaient en groupes mélodieux au ciel breugellandien et les diables même étaient de bons diables, toujours saouls en kermesse, farceurs, narquois, organisant des carnivals burlesques et des fêtes galantes. *(Il se mouche avec bruit)* Qu'en reste-t-il ? Derniers survivants d'un âge doré, ces flacons inestimables que voilà, vin très authentique pressé par blancs pieds de pucelles et que nous voulons boire, in memoriam. *(Il débouche et verse)*

PORPRENAZ – Ô Breugellande perdue ! *(Il boit)*

VIDEBOLLE – Ô nation infortunée, détruite par la secte des pédants et des voraces ! *(Il boit)*

TOUS TROIS - *(chantant)*

« Pays d'or et d'azur, terre grasse et fleurie,
Où les mortels heureux n'ont jamais de soucis,
Antique Breugellande, croustillante patrie,
Des vénérables Gaules tu es le paradis..

Ô Roi Gambrinus verse à boire,
Donne l'ivresse à tes enfants;
Arrose nos gosiers brûlants..
Lever le coude est notre gloire. »



(Coups de tonnerre, éclair, tout tremble. Nekrozotar pousse un rugissement, se lève, bat l'air de ses bras et chancelle)

PORPRENAZ – Le tonnerre l'a frappé.

VIDEBOLLE – Une syncope, dirait-on ?

PORPRENAZ – Vois-tu qu'il nous reste dans les mains, quand sa présence est indispensable ? Voici que l'œil palpite ? Il est sauf ! Bois au biberon, vieil archange. C'est jouvence. *(Il le fait boire, Nekrozotar boit goulûment)*

VIDEBOLLE – Qu'il tète bien ! Il s'encolore. Loué soit Jéhovah, la fin du monde ne sera pas manquée !

NEKROZOTAR – Où suis-je ? Braves samaritains. Excusez ce faiblissement. J'ai trop vécu en souterrains et l'air respiré en Breugellande est si capiteux. *(Il frappe du poing sur la table)* La carcasse tient bon, je le jure ! Je vous vois très vivants, et de trogne flamboyante, comme il faut quand tout va flamboyer. Mes confraters, point n'est de larmoyer mais de boire, afin de crevailler joyeusement. Ca, mes larrons, je fais plus que je ne dis, je soiffe ! *(Il boit)*

PORPRENAZ – Métamorphose ! Notre Macabre embellit et profite. Tudieu, c'est ainsi que nous l'aimons !

VIDEBOLLE – Le vin bu sous l'orage fait des héros. Héroïques sommes-nous et notre ami triplement puisqu'il boit pour trois ! Qu'il mesure bien son coup et que, dans son zèle, il ne fasse pas dégringoler l'univers, car où s'en iraient nos âmes ?

PORPRENAZ – Attendu que nous avons une âme immortelle.

NEKROZOTAR – Voire.

VIDEBOLLE – Ô doute affreux !

PORPRENAZ – Survivrons-nous, oui ou non ? Il est temps qu'on le sache une bonne fois.

NEKROZOTAR – Je pourrais vous répondre à la façon des théologiens normands. Ce que j'ose affirmer, c'est que j'ai soif.



VIDEBOLLE – Cherchons la vérité au fond du verre. Ce vin a beaucoup d'âme, lui !

NEKROZOTAR – Vous voyez ce florin. Si pile, nous avons une, d'âme. Si face... (*Il jette la pièce*) Pile. La farce continuera.

VIDEBOLLE – Hurrah ! Nous sommes immortels ! Notre âme est pile !

PORPRENAZ – Par la sainte Pantoufle, je vous croyais plus catholique que ça, mon bedeau ?

NEKROZOTAR – Juste autant que le Pape et pas plus que lui. Ergo, mes paroissiens, allez-vous songer à vos fins dernières ? C'est songer creux et gâter le vin. Voulez-vous que je fasse par mes prestiges surgir Messires Les Péchés Majuscules qui vont par sept ? Chacun reconnaîtra les siens.

PORPRENAZ – J'eus cinq sens et le fis bien voir. Mea Culpa !

VIDEBOLLE – Moi, je fus marié. Mea maxima culpa !

NEKROZOTAR – Ainsi se confesse le singe. Au ciel, le singe élu, dût-il y accéder en s'aidant de sa queue. Vous êtes glorieux, mes aimés !

PORPRENAZ – Au ciel irons-nous ! Décrivez-nous, ô voyant, ce séjour aérien où nous serons tantôt. Comment est-ce ?

NEKROZOTAR – Pas mal.

VIDEBOLLE – Et à supposer qu'un faux pas nous fasse dégringoler à l'étage dessous où sont les fourneaux ? Comment est l'Enfer ?

NEKROZOTAR – Pas mal non plus.

VIDEBOLLE – Le charlatan ! Me direz-vous le meilleur climat, où sont les gais vivants épris de gaie science, où l'on boit frais, où l'éternité est la moins ennuyeuse ? Racontez, ou je vous enduis de confiture.

NEKROZOTAR – A vous la surprise. Le secret me lie. Toutefois, je sais que ce qui fait la punition des uns fait la récompense des autres. Affaire de tempérament. Et diables sont



moult folâtres, capricieux, inventifs, rigolards, turlupins, libertins, musicaux, mardigrassés, prompts à prouesses. Sans compter les diabesses et les sorcières. Le grand Ténébrusque vous aide ! (**Tonnerre**) Entendez, mes mignons, les chaudrons et gobelets qui clinquent ? On apprête les noces obscurales et je prédis qu'il fera chaud ! Entendez le dragon qui vocalise !

PORPRENAZ – Écoutons la mélodieuse cantate de dragons et des diables ! Bruitons, qu'ils nous entendent ! Je suis l'ange zingueur qui agite l'orage !

VIDEBOLLE – Fracas de pochard ! Soyons des philosophes pochardés et non des pochards philosophant. Nous voulons quitter la vie en prononçant un morceau de circonstance.

PORPRENAZ – A mister Macaber il appartient de haranguer ? Un discours, grand Mage, de ta bouche édentée.

NEKROZOTAR – Ma langue gonfle. Et mon crâne s'emplit de nuages. Quelle heure est-il donc ?

VIDEBOLLE – L'heure est pour les fous et nous sommes des sages. Brèves heures, nous vous emplirons de nos rumeurs et de nos chants.

NEKROZOTAR – Chantez, oui ! De profundis cla.. cla.. mavi... C'est du latin, mes vassaux !

PORPRENAZ – Couilleberdouille ! Notre Suzerain, je me moque de votre latin. Savez-vous la chanson du porc mitré ? Lapons ce vin !

VIDEBOLLE – Barytonne, mascaron ! T'époumone, ronronne, détonne, bombardonne ! Gueule en welche, en bourgonche, en cacatois. Je ferai le contrepoint à coup de poings et le chorus angelorum. Oyez, Macabre aux blêmes oreilles.

PORPRENAZ – Croquants et nobles, chrétiens et mores, jean-foutres et tous autres, pour vous induire à plaisante crevaison, je vais vous incanter comme fit Orphéus des bêtes grecques en soufflant dans un os à moelle, et vous entendrez la véritable tribulation de messire Putiphar, très illustre et antique cornard mais non moins que vous, maris tintinnabulants de vertueuse Breugellandie ! (**On entend le carillon**) Les voilà qui branlent la tête par assentiment !

VIDEBOLLE – Non, c'est le carillon du beffroi qui sonne le quart d'avant minuit. Rentre ton madrigal.



PORPRENAZ – Et alors... minuit ? Que se passerait-il à minuit ?

VIDEBOLLE – Je ne sais plus... mais j'ai vaguement souvenance... qu'à minuit...
(*Nekrozotar s'est endormi et ronfle*) Il le sait peut-être, lui, qui dort du sommeil de l'innocence.

PORPRENAZ – Jamais ne l'éveillerons-nous. Il ronfle si majestueusement.

VIDEBOLLE – Ne devait-il pas accomplir certain travail ? Par politesse, il faudra l'éveiller.

PORPRENAZ – Quand tu m'auras dit ce que signifie ce minuit... ce minuit...

(*Eclair, tonnerre*)

VIDEBOLLE – PORPRENAZ – La...fin...du...du...mo...mo....monde !

NEKROZOTAR – Quelle heure ?

VIDEBOLLE – L'heure, paraît-il, des ténèbres, des fléaux, des désastres, des ciels craquants, des mers soulevées, des montagnes en marche, des volcans cracheurs, des fournaises ardentes.

PORPRENAZ – N'écoutez pas ces fadaises, Maître ; c'est l'heure des soulas, des mastications, des libations, des...

NEKROZOTAR – (*Les repoussants*) Qui êtes-vous ?

VIDEBOLLE – Vos amis.

NEKROZOTAR – Il n'existe plus pour moi ni amis ni ennemis, seulement des victimes. Apprêtez-vous à courir au tremplin et faire le saut terminal.

PORPRENAZ – Rien ne presse. Le temps de gagner cent mille ans d'indulgence... (*Il boit*)

VIDEBOLLE – Le temps de... (*voyant Nekrozotar qui d'un coup vide un flacon*) ... de m'emplir comme vous l'alambic... (*Il boit*)



NEKROZOTAR – (*Brisant le flacon*) Ainsi de vous !

VIDEBOLLE – Pas de doute. Cassables sommes-nous comme ces flacons, et comme eux contenant d'inestimables choses. Devenez-vous furieux ?

NEKROZOTAR – Non pas. Et je serre vos mains, mes squelettes bien-aimés. Notre soirée fut de fastes, que vous égayâtes. Vous êtes sans peur, et je vous crois sans reproches. Adieu, puisque les minutes tombent inéluctablement et que d'ici peu tout aura cessé d'exister.

VIDEBOLLE – Adieu, grand Macabre. Mon admiration, ma reconnaissance. Aeternum vale...

PORPRENAZ – Terre énorme avalée, et nous avec ! Adieu, Macabre, toi, le meilleur garçon que j'aie connu. Faut-il se quitter quand tout n'est pas bu ?

NEKROZOTAR – Irrémédiablement. Ma faulx fauchante et ma trompette trompettante ? Où sont ?

VIDEBOLLE – Voici, seigneur Frigide. Ne fauchez pas avec la trompette et ne soufflez pas dans la faulx.

NEKROZOTAR – Mon cheval ?

PORPRENAZ – Pardon... Il est pâle des jarrets et incapable d'encore bucéphaliser, seigneur Tranchant. Mais je vois un solide animal qui portera bien votre Excellence Exécutoire.

NEKROZOTAR – Menez-le face à la foule. Soutenez-moi !

VIDEBOLLE – Votre Grandeur paraît chancelante ?

PORPRENAZ – Nous aussi nous chancelons. C'est le sol.

NEKROZOTAR – En selle pour la charge finale, pour le carnage ! Ouvrez le balcon, que je fuis dans les nuées et la foudre. (*Hurle et agite sa faulx*) A l'ordre de Dieu tout-puissant... A l'ordre des comètes... Ayüe ! Hors de ma route... J'escalade l'infini en flammes !

VIDEBOLLE – Porprenaz, je t'ai fort chéri.



PORPRENAZ – Ma chère barbe, toute mon affection.

(Ils se tiennent et s'embrassent)

NEKROZOTAR – Périssement ! Abolition ! Tremblez crapauds, frelons, cirons, grains de sable, têtards, chacals, loups, truies, guenons, limaces, cloportes. Voici votre découpage, votre écrabouillement ; voici que vous êtes hachés menu ! Ayüe ! Pleuvent la poix, le soufre, le bitume ! Eclate la comète ! Se choquent les constellations ! Se fendent les rocs ! Voici l'escadron des hydres, les anges casqués, les éléments vengeurs ! L'horrible minuit sonne ! Tue, tue, rouge Mort ; egorge, c'est écrit ! La bête est déchaînée ! Le temps est révolu ! Au nom du Créateur, je détruis...

(Douzième coup de minuit. Affreux tapage, tonnerre, lueurs.. Triple cris des trois et écroulement)

VIDEBOLLE – Consummatum (*Hoquet*)...est !

CRIEUSE – Ecoutez, mes féaux. D'un tombeau sort la vie. Il faudra nous conduire de sorte que les hommes ne pleurent autrement que de joie. Comme je fais... Et que je vous embrasse, la fraternité n'étant pas une vaine inscription. Soudards, sonnez. C'est le moment de boire en Breugellande. Sonnez vers le soleil !